

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

N^o. 39

(IX, 1)

SOMMAIRE :

Procès-verbaux des séances du 17 novembre 1894 au 23 mars 1895. — Ouvrages offerts à la Société. — Additions et modifications à la liste des membres. — Avis relatif aux conditions de vente des publications antérieures au 1^{er} janvier 1895. — Statuts et règlements de la Société. — Variétés : Les affinités linguistiques du hongrois, par C. DE HARLEZ; — Sur le nom du monastère de la Trappe, par H. DE CHARENCEY; — *sine, nest, nisi; ni, nisi*, par Edwin W. FAY; — Recherches lexicographiques sur la langue basque, par H. DE CHARENCEY. — Nécrologie : James Darmesteter, par Michel BRÉAL, avec la bibliographie des œuvres de Darmesteter, par E. BLOCHET; — Terrien de Lacouperie, par R. DE LA GRASSERIE.

*Ce bulletin est publié exclusivement pour les Membres de la Société
et n'est pas mis dans le commerce.*

PARIS

—

MAI 1895

SÉANCES DE L'ANNÉE 1895.

25 janvier.	6 et 27 avril.	23 novembre.
9 et 23 février.	11 et 25 mai.	7 et 21 décembre.
9 et 23 mars.	8 et 22 juin.	

Les séances ont lieu à cinq heures du soir, à la Sorbonne, escalier 7, au deuxième étage.

L'élection du Bureau pour l'année 1896 aura lieu dans la séance du 21 décembre 1895.

COMPOSITION DU BUREAU POUR L'ANNÉE 1895.

Président : MM. l'abbé Pierre ROUSSELOT, 11, rue Littré.

Vice-président : M. Étienne AYMONIER, 38, rue du Général-Foy.

Secrétaire : M. Michel BRÉAL, 70, rue d'Assas.

Administrateur : M. Louis DUVAU, 22, quai de Béthune.

Trésorier : M. Louis FINOT, 49, rue Claude-Bernard.

Bibliothécaire : M. Théophile CART, 12, rue Soufflot.

Membres du Comité de publication : MM. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, R. DUVAL, L. HAVET, V. HENRY, L. LEGER, G. PARIS.

Les Sociétaires sont instamment priés de faire connaître immédiatement tout CHANGEMENT D'ADRESSE à M. Louis DUVAU, administrateur de la Société, 22, quai de Béthune, à Paris. Cette notification est indispensable pour l'envoi régulier des Mémoires, Bulletins et Convocations.

Les COTISATIONS doivent être adressées exclusivement au trésorier, M. Louis FINOT, 49, rue Claude-Bernard, à Paris.

Les Membres nouveaux ont droit à tous les fascicules publiés dans l'année de leur admission (art. 35 du Règlement).

Né peuvent toutefois être admis au bénéfice de cet article les Membres qui, élus à la fin de l'année (novembre et décembre), sont exemptés de la première cotisation.

Les Sociétaires qui en feront la demande à l'Administrateur de la Société recevront *pour moitié prix* la collection des fascicules antérieurs à l'année de leur admission.

Contre remboursement des frais de poste, la collection du *Bulletin* est envoyée *gratis* aux Membres de la Société.

EXTRAITS DU RÈGLEMENT et DES STATUTS DE LA SOCIÉTÉ.

La cotisation annuelle des Membres ordinaires doit être payée intégralement *dans les trois premiers mois* de chaque année.

Tout Membre qui, n'étant redevable à la Société d'aucune cotisation arriérée, aura versé une somme égale à dix cotisations annuelles, deviendra par ce fait Membre perpétuel.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE
N° 39

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

DU 17 NOVEMBRE 1894 AU 23 MARS 1895

SÉANCE DU 17 NOVEMBRE 1894.

Présidence de M. l'abbé ROUSSELOT.

Présents : MM. Bauer, Boutroue, Boyer, Michel Bréal, Cart, Chilot, Duvau, Henry, Meillet, Rousselot.

M. Laray exprime par lettre ses regrets de ce que l'éloignement de son domicile actuel ne lui permette plus d'assister aux séances de la Société.

Nouvelles. M. l'abbé Rousselot rappelle les pertes que la Société a éprouvées depuis sa précédente séance : MM. Jean Fleury, Terrien de Lacouperie, James Darmesteter ont été successivement enlevés par la mort. M. le président donne quelques détails sur les travaux de ces regrettés savants. M. Bréal ajoute quelques mots au sujet de J. Darmesteter, qui a été son élève, et qui a publié ses premiers travaux dans les *Mémoires* de la Société.

M. l'abbé Rousselot signale ensuite l'achèvement, par M. Cart, du catalogue de la bibliothèque, publié dans le dernier bulletin. Sur sa proposition, des remerciements sont

votés à M. Cart pour le soin et l'activité qu'il apporte à l'exercice de ses fonctions.

Présentations. Sont présentés pour être membres de la Société : par MM. Michel Bréal et Duvau, M. Amédée Querry, consul général de France en retraite, Ferry-Keui, à Constantinople ; par MM. Michel Bréal et V. Henry, M. Paul Marissiaux, agrégé de l'Université, 2, rue Botzaris, à Paris ; par MM. Maspero et Michel Bréal, M. Dominique Mallet, agrégé de l'Université, à Paris ; par MM. Michel Bréal et Rousselot, M. Michel Holban, vice-consul de Roumanie, 2, rue Saint-Léger, à Genève.

Hommages. Voir page xiv.

À propos du volume de M. Heikel sur les *Antiquités de la Sibérie occidentale*, M. Bréal rappelle les beaux travaux de notre confrère M. Thomsen, qui est arrivé à déchiffrer et à interpréter les inscriptions sibériennes.

Communications. M. Bréal signale une application singulière en grec du suffixe du comparatif : appliqué à un substantif, il en fait un adjectif. Par exemple : θεός « dieu », θεώτερος « divin ». Ce fait tient à ce que l'idée de comparaison appliquée à un substantif tend nécessairement, en lui faisant perdre sa signification absolue, à le faire passer au sens adjectif. M. Bréal explique de même le rapport formel et sémantique de κέρδος à κερδίων, κερδιστός, etc., ce qui donne lieu à une objection de M. Meillet sur la différence essentielle des suffixes -τερο-, -τατο-, et -ιον, -ιστο-.

M. Bréal traite ensuite du verbe διώκω « poursuivre » qui doit être rapproché de son synonyme homérique δέμμι. L'ω et le x sont parties des formes du parfait (cf. πείτω, πέπτωκα).

M. Meillet signale l'existence dans les textes latins antérieurs à l'époque classique de la distinction des verbes perfectifs et imperfectifs, qui est connue en letto-slave, en germanique et en celtique. Un verbe simple imperfectif devient perfectif par l'addition d'un préfixe, ainsi *noui* : *cognoui* ; *scisco* : *rescisco* ; *lucisco* : *inlucesco* (Plaute, *Amphitr.*, 533 et 547) ; *cubui* : *accubui* (ib. 735 et 802), etc. Quelques verbes sont perfectifs sous leur forme simple, ainsi *do*, *tollo*, mais *tuli* est imperfectif, aussi sert-il de prétérit à *fero* et le prétérit

de *tollo* est-il le perfectif *sustuli*. Le latin, possédant un futur, a peu de traces de l'emploi du verbe perfectif avec valeur de futur que l'on trouve en slave et en gothique. Le sens de durée dans le passé attribué à l'imparfait appartient en réalité au thème verbal des verbes imperfectifs; l'imparfait d'un verbe perfectif n'exprime aucune idée de durée (Plaute, *Aulul.*, 178). — Ce fait de syntaxe rapproche le latin du celtique et du germanique et le sépare du grec, de l'arménien et de l'indo-iranien qui opposent le présent à l'aoriste.

Des observations relatives au caractère trop absolu de cette théorie sont présentées par MM. Bréal, Duvau.

SÉANCE DU 1^{er} DÉCEMBRE 1894.

Présidence de M. Victor HENRY.

Présents : MM. Bauer, Michel Bréal, Cart, Duvau, Henry, Finot, Meillet.

Absents et excusés : MM. le prince Alexandre Bibesco, l'abbé Rousselot, Chilot.

En l'absence du président et des vice-présidents, le fauteuil est occupé par M. V. Henry.

Élections. Sont élus membres de la Société : MM. Querry, Marissiaux, Mallet, Holban.

Présentations. Sont présentés pour être membres de la Société : par MM. Bréal et Henry, M. le D^r Edwin W. Fay, Lexington (Virginie, U. S. A.); par MM. Victor Henry et Duvau, M. le D^r Juan M. Dihigo, professeur de littérature grecque à l'Université de La Havane.

Commission des finances. Sont désignés pour faire partie de la commission des finances : MM. Finot, Meillet, Rousselot.

Communications. M. Bréal signale quelques faits tendant à prouver que certains verbes actifs du latin ont plus anciennement été déponents : ce sont *uoluo*, d'après *uoluendus* qui, chez Lucrèce, n'a pas le sens de nécessité;

gigno, d'après le participe *gignens* « ce qui existe, être » ; *animo* d'après *animans*. De même *praegnans* suppose un verbe **praegnor* « être imprégné » ; *ingens* se rattache à *gignor* précédé d'un suffixe équivalent au grec ἀνα- ; *euidens* suppose **euideor*.

Des objections sont faites par MM. Henry, Meillet.

M. V. Henry donne lecture d'une note de M. Fay sur l'étymologie du latin *nisi* ; *nisi* et *sine* seraient le même mot renversé et composé de *si* et de *ne*. M. Fay adopte pour *nī* l'explication proposée précédemment par M. Henry : *nī* = *ne* + une particule équivalant au grec εἰ.

MM. Bréal et Meillet présentent des objections sur ce dernier point. M. Bréal traite ensuite de l'origine de *sine* et conteste la légitimité de l'hypothèse émise à ce sujet par M. Henry dans les *Mémoires* de la Société : *sine* ne peut être l'impératif de *sino*, si ce n'est dans la phrase unique *i, sine me(d)*. C'est là un point de départ insuffisant pour la naissance d'une préposition aussi importante.

M. Henry objecte que, *sine me* étant synonyme de *se(d) me*, on a pu appliquer à la nouvelle formation la syntaxe de l'ancienne. Cette étymologie rend compte de la brièveté de l'*i* autrement inexpliquée.

M. Bréal fait observer que cet abrégement se retrouve dans *quāsi*.

SÉANCE DU 15 DÉCEMBRE 1894.

Présidence de M. l'abbé ROUSSELOT.

Présents : MM. Bauer, Boutroue, Bréal, Cart, Chilot, Duvau, Lévi, Marissiaux, Meillet, Rousselot.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

Hommages. Voir page xiv.

Présentation. Est présenté pour être membre de la Société, par MM. Duvau et Meillet, M. le docteur C. C. Uhlénbert, professeur à l'Université d'Amsterdam.

Proposition. La Société est saisie d'une proposition de

modification de l'heure des réunions; il sera statué à la prochaine séance.

Rapport de la Commission des finances. M. Meillet, au nom de la Commission des finances, donne lecture du rapport pour l'année 1894 :

MESSIEURS,

Après examen des comptes du Trésorier de la Société, votre Commission a arrêté le bilan suivant au 14 décembre 1894 :

RECETTES.

Report d'exercice	4.152 fr. 69
Cotisations annuelles	2.008 26
Cotisations perpétuelles	360 »
Allocation ministérielle.	1.000 »
Arrérages de rentes	835 »
Intérêts des fonds déposés à la Société générale	13 56
Vente de fascicules des Mémoires	57 »
Dépôt du prince Bibesco en vue d'une fondation	10.000 »
	<hr/>
	18.426 fr. 51

DÉPENSES.

Notes de l'éditeur.	3.256 fr. 95
Solde des honoraires de rédaction	43 69
Index	100 »
Frais généraux	415 33
Indemnité de l'administrateur	400 »
Allocation aux appariteurs	95 »
Achat de 15 fr. de rente 3 0/0.	513 50
Droits de garde et frais de banque.	6 40
	<hr/>
	4.830 fr. 87

L'encaisse est de :

Encaisse du Trésorier	1.248 fr. 50
Encaisse de l'Administrateur	184 35
Solde créditeur à la Société générale	12.162 79
	<hr/>
	13.595 fr. 64
	<hr/>
TOTAL égal.	18.426 fr. 51

Si de l'excédent d'actif on déduit 10,000 fr. destinés, après l'accomplissement des formalités, à la fondation Alexandre Bibesco, il

reste disponible une somme de 3.595 fr. 64, inférieure de 557 fr. 05 à celle que faisait ressortir l'examen des comptes de l'an dernier. Votre commission de l'année 1893 vous avait laissé prévoir ce résultat en vous faisant remarquer qu'une partie des dépenses afférentes à cet exercice ne pourraient être payées qu'après sa clôture.

Les achats de rentes effectués ont dépassé d'une centaine de francs environ les chiffres imposés par les statuts ; cela a permis de porter notre avoir au chiffre rond de 850 fr. de rentes.

Un article nouveau figure au bilan : c'est l'encaisse de l'administrateur, qui permettra de régler d'une manière plus aisée un assez grand nombre de comptes.

Au moment où votre trésorier se voit obligé par ses occupations de renoncer à ses fonctions, votre commission tient à rendre une fois de plus hommage à l'activité avec laquelle M. Boyer a toujours fait rentrer les cotisations de la manière la plus exacte et au zèle avec lequel il a géré nos finances.

La Société tiendra sans nul doute à joindre ses remerciements à ceux de la commission.

15 Décembre 1894.

L. FINOT, A. MEILLET, P. ROUSSELOT.

Les conclusions de ce rapport sont mises aux voix et adoptées.

Election du bureau pour l'année 1895. Il est procédé au vote pour le renouvellement du bureau de la Société.

Sont élus :

Président : M. l'abbé Pierre Rousselot.

Vice-Présidents : MM. Étienne Aymonier et Victor Henry.

Secrétaire : M. Michel Bréal.

Administrateur : M. Louis Duvau.

Trésorier : M. Louis Finot.

Bibliothécaire : M. Théophile Cart.

Membres du comité de publication : MM. d'Arbois de Jubainville, R. Duval, L. Havet, V. Henry, L. Leger. G. Paris.

Communication. M. Bréal signale dans le verbe homérique *βυσσοδομεῖν* « méditer, comploter », littéralement « intus ædificare », une métaphore analogue à celle du latin *industrius*.

Ensuite il maintient contre M. Osthoff la légitimité de l'explication du latin *materies* par *mater*. Le mot *mère* s'emploie métaphoriquement dans la langue de plusieurs

corps de métiers. Il est inutile de recourir pour *materies* à la racine *dmā*. M. Rousselot fait quelques remarques sur ce sujet.

M. Bréal montre ensuite que le français *madré* est dérivé de *madre*, en vieux français « bois veiné (solide, dur) ».
— Observation de M. Boutroue.

Enfin M. Bréal signale que chez Homère le verbe *τελμάω* a plus souvent le sens de « supporter » que celui de « oser ». L'idée d'endurance est antérieure à celle de hardiesse. Observations de M. Lévi.

M. Duvau étudie l'origine de *ancilla* ; il montre que le primitif *ancus* au sens de « serviteur », n'a pas d'existence réellement prouvée, et que rien ne s'oppose à l'identification du primitif de *ancilla*, *anculus* avec ἀμφιπολός proposée par M. Osthoff. Le mot *anculus*, spécialisé dans un sens liturgique, a été remplacé dans la langue courante par un synonyme, *famulus* (rac. *col* = *fam*), comme plus tard celui-ci par un autre synonyme *domesticus*, vieux français *doumèche*. Des observations sont présentées par MM. Bréal, Meillet.

SÉANCE DU 26 JANVIER 1895.

Présidence de M. l'abbé ROUSSELOT.

Présents : MM. Bauer, Bréal, Duvau, Finot, Marissiaux, Meillet, Rousselot.

Absents et excusés : MM. le prince Alexandre Bibesco, V. Henry.

Élection. M. le professeur C. C. Uhlenbeck est élu membre de la Société.

Présentation. MM. V. Henry et J. Psichari présentent pour être membre de la Société M. Hubert Pernot.

Hommages. Voir page xiv.

Nouvelles. La Société apprend avec regret la mort de l'un de ses plus anciens membres, M. Ed. Malvoisin.

M. l'abbé Rousselot se fait l'interprète de la satisfaction que cause à la Société la nomination de nos confrères, MM. V. Henry à la Faculté des Lettres, S. Lévi au Collège de France.

Lecture est donnée : 1° d'une lettre de M. le ministre de l'Instruction publique invitant la Société à se faire représenter à la prochaine session du Congrès des sciences savantes. Sont délégués MM. Henry, Marissiaux, Rousselot ; — 2° d'une lettre de M. V. Henry, qui, en remerciant vivement la Société d'avoir songé à lui pour la vice-présidence, décline cette fonction pour l'année 1895 comme il l'avait fait pour les années précédentes.

Modification du règlement. Après un échange d'observations entre les membres présents, il est décidé que l'heure habituelle des réunions, dont l'incommodité avait été maintes fois signalée, sera modifiée : les séances auront lieu dorénavant de cinq heures à six heures et demie du soir.

Communication. A propos des deux volumes offerts à la Société par M. Roussey, M. l'abbé Rousselot signale les principales particularités du patois qui y est étudié. Il montre en particulier les précieuses indications que peuvent fournir, pour la chronologie phonétique, les mots français qui se sont introduits dans ce patois.

SÉANCE DU 9 FÉVRIER 1895.

Présidence de M. l'abbé ROUSSELOT.

Présents : MM. Bauer, prince Bibesco, de Blonay, Bouteroue, Bréal, Cart, de Charencey, Chilot, R. Duval, Duvau, Henry, Finot, Lévi, Marissiaux, Meillet, Rousselot.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté. M. l'abbé Rousselot profite de la présence de son prédécesseur à la présidence, M. le prince Alex. Bibesco, pour rappeler tout ce que la Société doit à sa généreuse initiative.

M. V. Henry remercie la Société de la sympathie qu'elle lui a témoignée à l'occasion de sa récente nomination à la Faculté des Lettres.

A la suite d'un échange d'observation entre les différents membres présents, il est décidé que, vu la nécessité de ne pas prolonger les séances au delà de six heures et demie, celles-ci devront commencer dorénavant à cinq heures très précises.

Hommage. Voir page xiv.

A propos d'un des ouvrages présentés, MM. l'abbé Rousselot, de Charencey, Bréal, présentent quelques remarques sur l'existence et la nature d'un rapport entre la structure géologique d'une contrée et la répartition des particularités dialectales.

Election. M. Hubert Pernot est élu membre de la Société.

Présentation. Est présenté pour être membre de la Société, par MM. Rubens Duval et Finot, M. l'abbé J.-B. Chabot, 47, rue Claude-Bernard, Paris.

Communications. M. Duvau étudie l'histoire sémantique des mots allemands *je*, et du grec *ἄε*. Le sens général de « toujours » s'est produit en allemand d'abord dans les phrases négatives, comme le prouvent d'une part le gothique, d'autre part certains textes du vieux-haut-allemand. En grec, au contraire, *ἄε* a pris ce sens sous l'influence de mots ayant le sens de « continuellement, sans cesse », auxquels il était souvent joint comme explétif.

Des observations sont présentées par MM. Bréal, Henry ; ce dernier signale que l'emploi affirmatif de *je* n'est pas encore connu aujourd'hui en Alémanique.

M. Bréal signale l'emploi particulier de *facere* dans les inscriptions électorales de Pompéi : ce sens se retrouve en latin classique dans *factio* et son contraire *defectio*.

Ensuite il traite de l'étymologie de *amare*, dont le sens primitif « approcher » se retrouve encore dans Virgile. D'autre part la finale de *amicus* rappelle celle de *anticus*, dérivé d'un adverbe. *Amare* et *amicus* doivent se rattacher à un ancien adverbe signifant « auprès », en sanscrit *amā*.

Des observations sont présentées par MM. le prince Bibesco et l'abbé Rousselot.

M. V. Henry donne lecture d'un mémoire de M. de Harlez sur les affinités linguistiques du hongrois. La première partie de ce travail est consacrée à la réfutation des théories de M. L. Podhasky relatives à l'existence d'un rapport entre le magyar et le chinois. Dans la seconde, il recherche les points communs au magyar et aux langues indo-européennes, et croit les retrouver en partie dans les procédés de dérivation, en partie dans les racines elles-mêmes.

La fin de la séance est occupée par une courte communication de M. Bréal qui signale la possibilité d'une nouvelle interprétation de la *Venus fisica* de Pompei : *fisica* rappelle le Dieu *Fisus*.

SÉANCE DU 23 FÉVRIER 1895.

Présidence de MM. de CHARENCEY et ROUSSELOT.

Présents : MM. Bauer, prince Bibesco, Boyer, de Charencey, R. Duval, Duvau, Finot, Lejay, Marissiaux, Meillet, Pernot, Rousselot.

Election. Est élu membre de la Société : M. l'abbé Chabot.

Nouvelles. M. Bréal annonce à la Société la perte qu'elle vient de faire en la personne d'un de ses plus anciens membres, M. Ch. Ploix, qui a été deux fois son président. La Société sera représentée aux obsèques par son bureau.

Hommages. Voir page xv.

Proposition d'échange. M. Boyer propose à la Société de faire l'échange des *Mémoires* et du *Bulletin* avec une revue russe de folklore et de dialectologie, *Živaia starina*. Cette proposition est adoptée. L'examen d'une proposition accessoire, de faire remonter l'échange à l'année 1890, est renvoyé à un mois.

Communication. M. Meillet étudie l'étymologie de $\tau\rho\acute{\epsilon}\varphi\omega$. Le sens primitif de la racine serait « se coaguler, se tenir », $\tau\rho\acute{\epsilon}\varphi\omega$ signifiant proprement « faire tenir, faire coaguler ». Le sens s'oppose au rapprochement proposé ordinairement

avec le lithuanien *drebiñ*; mais il semble que la racine germanique *drag* qui a les sens de « tenir » et de « tirer » soit le résultat d'une confusion entre deux racines ne différant que par la qualité de la gutturale, dont l'une aurait son correspondant phonétique dans *τρέφω*, l'autre dans le latin *traho*.

M. Duvau étudie les adverbes latins en *-tim*; admettant, d'après les accusatifs *quem* et *em* que les accusatifs latins de thème en *i-* ont dû aboutir phonétiquement à *em*, il propose de voir dans la finale adverbiale *-tim* le reste d'une ancienne forme d'instrumental. Les adverbes du type *illim* s'expliqueraient d'une manière analogue.

Des observations sont présentées par MM. Bréal, Boyer, Meillet.

M. de Charencey présente une série d'étymologies basques, d'où il résulte que la plus grande partie du vocabulaire basque a été empruntée, à des dates variables, aux idiomes géographiquement voisins.

SÉANCE DU 9 MARS 1895.

Présidence de M. l'abbé ROUSSELOT.

Présents : MM. Bauer, Bréal, de Charencey, Chilot, R. Duval, Duvau, Henry, Meillet.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

Hommages. Voir page xv.

Communications. Il est donné lecture d'un travail de M. de la Grasserie sur la fonction concrète du pronom. Des observations sont présentées par MM. de Charencey et Bréal.

M. de Charencey fait une communication sur l'origine du nom du monastère de la Trappe. Éliminant différentes étymologies proposées pour ce mot, il propose d'y voir le mot *trappe* au sens de piège, d'origine probablement germanique. Le monastère avait été nommé du lieu où il a été fondé et où on tendait des pièges pour le gibier.

M. Duvau, rappelant que l'on admet d'ordinaire que la

première substitution des consonnes en germanique a commencé par les explosives en contact avec une dentale, fait remarquer que, de même, un *p* germanique, arrivé récemment en contact avec un *t*, aboutit à *ch* dans la partie du domaine germanique contiguë à celle où s'est produite la deuxième substitution, alors que les autres explosives restent intactes.

Des observations sont présentées par M. Meillet.

M. l'abbé Rousselot, à propos de cette communication, présente une série de remarques sur les causes physiologiques des changements d'articulation des continues.

Puis il étudie la distribution géographique et chronologique de différents phénomènes de ce genre dans le domaine gallo-roman.

SÉANCE DU 23 MARS 1895.

Présidence de M. l'abbé ROUSSELOT.

Présents: MM. Bauer, Blochet, Boyer, Bréal, Cart, de Charencey, Chilot, Duvau, Henry, Graffin, Lejay, Meillet, Pernot, Psichari, Rousselot.

M. Rubens Duval, indisposé, se fait excuser de ne pouvoir assister à la séance.

Communication. M. l'abbé Rousselot signale les modifications singulières qu'ont subies dans certains patois des Alpes le groupe *d + w* et l'*s*. Il montre par quelles étapes successives dans le premier cas *d* est devenu *b*, et dans le second, comment *s* a fini par disparaître totalement. Des remarques sont faites par différents membres; M. Meillet signale que le zend présente un changement de *dw* en *b* dont l'évolution est toute différente.

M. Bréal propose de voir dans la finale du latin *aegrotus* une influence de la terminologie médicale grecque, où les finales *-ωσις* et *-ωδης* étaient particulièrement fréquentes.

Puis il signale comme un argument à l'appui du rappo-

chement de ἄρχω et de *rego* que, dans la traduction d'un proverbe grec, Sénèque traduit ἄρχειν précisément par *regere*.

M. Bréal signale d'après M. Bloomfield les curieux exemples d'extension de la finale anglaise *-eries*, qui de *fisheries* s'est étendue à tous les noms désignant une exposition quelconque. Dans un autre ordre d'idées on a employé en latin la finale de *intestinus* à former un dérivé de *clam*: *clandestinus*.

Enfin, revenant sur l'étymologie de l'allemand *schliessen*, il indique comme point de départ de l'emprunt au latin le composé *excludere*; il signale de plus l'origine latine du verbe *schürzen* « retrousser » d'où *Schürze* « tablier »; bas-lat. *excurtiare* (de *curtus*).

M. Psichari étudie la forme néo-grecque τρέσπεις « trois » dont la finale est due à l'analogie de τρεῖς. Des observations sont présentées par M. Pernot.

M. Blochet signale dans le persan *gauzihr* l'équivalent du zend *gaocithra*. Il présente ensuite une étymologie du nom de la ville afghane de Ghazni: *Ghaznyân* et *Khazna*.

A propos d'une précédente communication de M. Duvau, M. Meillet conteste l'ancienneté du thème en *i* à l'accusatif du pronom interrogatif *quis*.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ

17 novembre 1894.

Axel Heikel. *Antiquités de la Sibérie occidentale* conservées dans les musées de Tomsk, de Tobolsk, de Tumen, d'Ekarelinebourg, de Moscou et d'Helsingfors (Mémoires de la Société Finno-ougrienne, VI). Helsingfors, 1894, grand in-8. — De la part de la Société.

Minayeff. *Recherches sur le Bouddhisme*, traduit du russe par B. H. Assier de Pompignan (Annales du Musée Guimet, Biblioth. d'Études). Paris, 1894, grand in-8. — De la part de M. Emile Guimet.

15 décembre 1894.

Uhlenbeck. *Handboek der indische klankleer* in vergelijking met die der indogermaansche stamtaal. Leiden, 1894, in-8. — Offert par l'auteur.

Em. Petitot. *Traditions indiennes du Canada Nord-Ouest* (1862-1882). Textes originaux et traduction littéraire. Alençon, 1888, in-8. — Offert par l'auteur.

Hugo Schuchardt. *An August Leskien zum 4 juli 1894*. Graz, 1894, br. in-4. — Offert par l'auteur.

H. Pognon. *L'inscription de Raman-Névar I, roi d'Assyrie* (réponse à un article de M. Oppert). 1894, br. in-8. — Offert par l'auteur.

26 janvier 1895.

Mémoires de la Société d'Archéologie, d'Histoire et d'Ethnographie de l'Université de Kazan (en russe). Tome XII, n^{os} 1, 2 et 3. Kazan, 1894, grand in-8. — De la part des éditeurs.

Charles Roussey. *Glossaire du parler de Bournois* (canton de l'Isle-sur-le-Doubs). Paris, Welter, 1894, grand in-8, LXIX et 415 p. (Publicat. de la Soc. des Parlers de France). — De la part de l'auteur.

Charles Roussey. *Contes populaires* recueillis à Bournois (canton de l'Isle-sur-le-Doubs). Paris, Welter, 1894, grand in-8, XI et 303 p. (Publicat. de la Soc. des Parlers de France.) — De la part de l'auteur.

9 février 1895.

University Studies published by the University of Nebraska. Tome II, n^o 1. July, 1894, in-8. — De la part des éditeurs.

23 février 1895.

J. Imbert. *L'épigramme grecque de la stèle de Xanthe*. Paris, 1895. — De la part de l'auteur.

9 mars 1895.

J. Baudouin de Courtenay. *Versuch einer Theorie phonetischer Alternationen*. Ein Capitel aus der Psychophonetik. Strasbourg, 1835. — Offert par l'auteur.

J. Baudouin de Courtenay. *Niékotoryie otdiély « sravnitelnoi grammatiki » slovianskich iazykof*. Varsovie, 1881. — Offert par l'auteur.

J. Baudouin de Courtenay. *Rozbiór gramatyki polskiej Ksiedza Malinowskiego*. Varsovie, 1875. — Offert par l'auteur.

J. Baudouin de Courtenay. *Otryvki iz lekcii po fonetikié i morfologii russkago iazyka*. Voronéje, 1882. — Offert par l'auteur.

J. Baudouin de Courtenay. *Z powodu jubileuszu profesora Duchńskiego*. Cracovie, 1886. — Offert par l'auteur.

Romuald Baudouin de Courtenay. *Korrespondencya poufna ex-agenta dyplomatycznego z dama dworu*. Cracovie, 1886. — De la part de M. J. Baudouin de Courtenay.

J. Baudouin de Courtenay. *Einiges über Palatalisierung und Entpalatalisierung*. Dorpat, 1893. — De la part de l'auteur.

G. Foschi. *Un libro russo della phonetica latina*. Udine, 1894. — Offert par M. J. Baudouin de Courtenay.

La Société reçoit en outre le journal bimensuel: *Oesterreichisches Literaturblatt*, qui rend compte de tous les ouvrages parus dans les différents domaines de la science.

Erratum au précédent Bulletin (n° 38). P. cxxiiij, sous le titre *Langues iraniennes*, ajouter : J. DARMESTER, *Le Zend Avesta*, 2 vol. Paris, 1892, qu'un déplacement de fiches avait fait figurer sous le titre: *Sanscrit et dérivés*.

ADDITIONS ET MODIFICATIONS

A LA

LISTE DES MEMBRES

(du 1^{er} juillet 1894 au 30 avril 1895)

Membres nouveaux.

- CHABOT (L'abbé J.-B.), 47, rue Claude-Bernard, Paris. — Élu membre de la Société le 23 février 1895.
- DIHIGO (D^r Juan M.), professeur de littérature grecque à l'Université, La Havane (Cuba). — Élu membre de la Société le 15 décembre 1894.
- FAY (D^r Edwin W.), professeur à Washington and Lee University, Lexington (Virginie, U. S. A.). — Élu membre de la Société le 15 décembre 1894.
- HOLBAN (Michel), vice-consul de Roumanie, 2, rue Saint-Léger, Genève (Suisse). — Élu membre de la Société le 1^{er} décembre 1894.
- MALLET (Dominique), agrégé de l'Université, Paris. — Élu membre de la Société le 1^{er} décembre 1894.
- MARISSIAUX (Paul), agrégé de l'Université, 2, rue Botzaris, Paris. — Élu membre de la Société le 1^{er} décembre 1894.
- PERNOT (Hubert), élève de l'École pratique des hautes études, 151 bis, rue Saint-Jacques, Paris. — Élu membre de la Société le 9 février 1895.
- QUERRY (Amédée), consul général de France en retraite, Ferry-keui, Constantinople (Turquie). — Élu membre de la Société le 1^{er} décembre 1894.
- TCHERNITZKY (M^{lle} Antoinette DE), 9, rue Le Goff, Paris. — Élu membre de la Société le 27 avril 1895.
- UHLÉNBECK (D^r C. C.), professeur à l'Université, 11, Sarphatipark, Amsterdam (Pays-Bas). — Élu membre de la Société le 26 janvier 1895.

Changements d'adresse¹.

- BARBELENET (Daniel), professeur au Lycée, Laon (Aisne).
- BERGER (Philippe), 8, rue du Four, Sceaux (Seine).
- BIKÉLAS (D.), 4, rue de Babylone, Paris.
- BRUN (Charles), 9, rue Blainville, Paris.

1. Nos confrères sont instamment priés de communiquer tout changement d'adresse *directement* à l'Administrateur de la Société : cette notification est indispensable pour l'envoi régulier des publications.

- CALLOIANU (Michel), 30, maneu Brutaru, strada Fantanei 14, Bucarest (Roumanie) — et 55, rue des Saints-Pères, Paris.
- CHARENCEY (comte de), 25, rue Barbet-de-Jouy, Paris.
- CUNY (Albert), 106, rue du Faubourg-Poissonnière, Paris.
- DIANU (Jean), 16, rue Modei, Bucarest (Roumanie).
- DUTENS (Alfred), 12, rue Clément-Marot, Paris.
- GASC-DESFOSSÉS (Alfred), 129, rue Solférino, Lille (Nord).
- GRANGES (Charles des), 13, rue Le Verrier, Paris.
- HÉRIOT-BUNOUST (L'abbé Louis), Palazzina Corsini, Basilica S. Giovanni in Laterano, Rome (Italie).
- JEDLICKA (Jaromir), Vávrova tr., c. 25, I, Vinohrady, Prague (Bohême).
- LARAY (Henry), 1, rue Sainte-Geneviève, Versailles (Seine-et-Oise).
- LÉVI (Sylvain), 9, rue Guy-de-Labrosse, Paris.
- MÉLÈSE, 5, rue Corneille, Paris.
- MONTMITONNET, Fontanka, 26-21, Saint-Petersbourg (Russie).
- OLTRAMARE (Paul), professeur à l'Université, 32, chemin du Nant, Servette, Genève (Suisse).
- PASCAL (Ch.), professeur au lycée, Versailles (Seine-et-Oise).
- PASSY (Paul), 92, rue de Longchamp, Neuilly-Saint-James (Seine).
- ROGER (Maurice), 66, rue Brûle-Maison, Lille (Nord).
- TAVERNEY (Adrien), villa Espérance, Chauderon, Lausanne (Suisse).
- VERRIER (Paul), 29, avenue de Picardie, Versailles (Seine-et-Oise).

Décès.

- James DARMESTETER († 19 octobre 1894).
- Jean FLEURY († juillet 1894).
- Edouard MALVOISIN († décembre 1894).
- Charles PLOIX († 21 février 1895).
- Albert TERRIEN DE LACUPERIE († 11 octobre 1894).

AVIS

PUBLICATIONS ANTÉRIEURES AU 1^{er} JANVIER 1895

Conditions de vente particulières aux Membres de la Société

Collection complète des <i>Mémoires</i> (tomes I à VIII).	117 fr.
Volumes isolés : tomes I et VII, chacun. . . .	12 fr.
— tomes II, III, IV, V, VI, chacun. . . .	15 fr.
— tome VIII.	18 fr.
Fascicules isolés : chacun. . . . , . . .	3 fr.

Le *Bulletin* (collection et numéros isolés) est mis gratuitement à la disposition des membres de la Société.

Les frais d'envoi sont à la charge de l'acheteur

Les demandes doivent être adressées à l'Administrateur.

STATUTS

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

EN LA FORME APPROUVÉE PAR LE CONSEIL D'ÉTAT

En sa séance du 16 mars 1876

TITRE I. — OBJET DE LA SOCIÉTÉ.

Art. 1. — La Société de Linguistique a pour objet l'étude des langues et l'histoire du langage. Tout autre sujet d'études est rigoureusement interdit.

Art. 2. — La Société entend les communications soit de ses membres, soit de savants étrangers. Elle publie des mémoires et un bulletin.

TITRE II. — COMPOSITION DE LA SOCIÉTÉ.

Art. 3. — La Société se compose de deux classes de membres :

1^o les membres ordinaires,

2^o les membres perpétuels.

Art. 4. — Tout candidat doit être présenté par deux membres de la Société qui font connaître son nom, son adresse, et ses titres à l'admission.

Art. 5. — L'élection a lieu dans la séance qui suit celle de la présentation.

Art. 6. — Nul ne peut être admis, si sa candidature ne réunit les deux tiers des votes exprimés.

Art. 7. — Toutefois, si le candidat est membre de l'Institut, l'admission immédiate est de droit.

Art. 8. — Les membres ordinaires versent une cotisation annuelle fixée par le règlement, et qui ne pourra en aucun cas dépasser vingt francs.

Art. 9. — Tout membre qui, n'étant redevable à la Société d'aucune cotisation arriérée, aura versé une somme égale à dix cotisations annuelles, deviendra, par ce fait, membre perpétuel.

Art. 10. — Le nombre des membres ordinaires et perpétuels n'est pas limité.

TITRE III. — ADMINISTRATION DE LA SOCIÉTÉ.

Art. 11. — Le bureau de la Société se compose de :
Un président ; un 1^{er} et un 2^e vice-présidents ;
Un secrétaire et un secrétaire adjoint ;
Un administrateur ;
Un trésorier ;
Un bibliothécaire.

Art. 12. — Leurs fonctions sont annuelles.

Art. 13. — La Société nomme en outre chaque année un comité de publication de cinq membres.

Art. 14. — Le président, les secrétaires et l'administrateur sont adjoints de droit au comité de publication. Les autres membres du bureau peuvent être nommés membres de ce comité.

Art. 15. — Le président n'est rééligible qu'après l'intervalle d'une année. Les autres membres du bureau et les membres du comité de publication sont indéfiniment rééligibles.

Art. 16. — Les élections ont lieu dans la dernière séance de l'année.

Art. 17. — Dans la séance précédente, la Société nomme, parmi les membres présents, une commission de trois membres chargée d'examiner la gestion de l'administrateur, les comptes du trésorier, et l'état des collections de la Société. Cette commission vise les livres du trésorier et fait sur l'ensemble des matières qui lui sont soumises un rapport dont il est donné lecture à la dernière séance de l'année.

Art. 18. — Le bureau est chargé de la direction scientifique et financière de la Société. Toutefois, les délibérations relatives à des acquisitions, aliénations ou échanges d'immeubles et à l'acceptation des dons et legs, devront être soumises à l'approbation du gouvernement.

Art. 19. — Le président est le représentant légal de la Société.

TITRE IV. — RESSOURCES DE LA SOCIÉTÉ.

Art. 20. — Les ressources de la Société se composent : 1^o des cotisations des membres ordinaires ; 2^o des rentes et capitaux appartenant à la Société ; 3^o du produit de la vente des mémoires ; 4^o des subventions allouées par l'État, les départements ou les villes ; 5^o des donations ou legs faits par des particuliers.

Art. 21. — Les sommes versées par les membres perpétuels sont capitalisées.

Art. 22. — Les excédents de recettes qui ne seront pas nécessaires aux besoins de la Société seront employés à l'achat de rentes sur l'État, d'actions de la Banque de France, ou d'obligations des compagnies de chemin de fer qui ont un minimum d'intérêt garanti par l'État.

Art. 23. — La Société possède en outre une bibliothèque formée des livres et manuscrits qui lui sont remis en hommage, et de ceux dont elle a décidé l'acquisition.

TITRE V. — DISPOSITIONS GÉNÉRALES.

Art. 24. — Les séances ont lieu régulièrement tous les quinze jours, à des dates fixées au commencement de chaque année.

Art. 25. — Il y aura en outre des séances extraordinaires toutes les fois que la Société ou le bureau le décidera.

Art. 26. — Aucun changement ne pourra être proposé aux présents statuts que sur la demande de quatre membres, et après que cette proposition aura été renvoyée à l'examen du bureau.

Art. 27. — Après le rapport du bureau, la proposition ne pourra être soumise à l'approbation du gouvernement que si elle a été votée par les deux tiers des membres présents dans deux séances consécutives.

RÈGLEMENT

(ANTÉRIEUR AUX STATUTS)

Adopté en première lecture dans la séance du 9 mai et en deuxième lecture dans les séances des 23 mai et 6 juin 1874, modifié par les délibérations des 14 mai 1892, 29 avril 1893 et 26 janvier 1895.

CONDITIONS D'ADMISSION

Art. 1. — La Société reconnaît deux classes de membres : les membres ordinaires et les membres perpétuels. La liste des membres perpétuels est publiée en tête de la liste générale des sociétaires.

Art. 2. — La cotisation annuelle des membres ordinaires est fixée à douze francs pour les membres élus avant le 1^{er} janvier 1894, et à vingt francs pour les membres élus postérieurement à cette date.

Art. 3. — Les cotisations annuelles doivent être payées intégralement dans les trois premiers mois de chaque année. Tout membre ordinaire qui aura laissé écouler ces trois mois sans verser sa cotisation sera averti une première fois par le trésorier, une seconde fois par le président. Si ces avertissements restent sans effet, à la fin de l'année il sera considéré comme démissionnaire.

Art. 4. — Les membres nouveaux paient intégralement la cotisation de l'année de leur admission, et les membres démissionnaires celle de l'année de leur démission.

Art. 5. — La nomination d'un membre nouveau n'est définitive qu'après le versement de la première cotisation.

Art. 6. — Tout membre qui, n'étant redevable à la Société d'aucune cotisation arriérée, aura versé une somme égale à dix cotisations annuelles, deviendra, par ce fait, membre perpétuel.

Art. 7. — Les sommes versées par les membres perpétuels seront capitalisées et composeront le fonds inaliénable de la Société.

Art. 8. — L'art. 8¹ des statuts décide que l'élection de toute personne présentée pour faire partie de la Société a lieu dans la séance qui suit celle de la présentation².

Dans l'intervalle des deux séances, tout membre de la Société peut avertir le président qu'il demande le scrutin secret.

Avant de procéder à l'élection, le président demande si aucun des membres présents ne réclame le scrutin secret.

Le scrutin secret peut être demandé soit oralement, soit par une lettre signée adressée au président : le président ne fait pas connaître à la Société le nom de l'auteur de la demande.

En cas de demande de scrutin secret, l'élection sera remise à la séance suivante.

Art. 9. — S'il n'y a pas de demande de scrutin secret, le vote a lieu par assis et levé³.

BUREAU ET COMITÉ.

Art. 10. — Le bureau de la Société est composé de la manière suivante :

- Un président et un 1^{er} et un 2^e vice-présidents ;
- Un secrétaire et un secrétaire adjoint ;
- Un administrateur ;
- Un trésorier ;
- Un bibliothécaire.

La Société nomme en outre un comité de publication composé de cinq membres.

Art. 11. — En l'absence du président et des vice-présidents, le moins ancien en date parmi les présidents des années précédentes préside la séance.

Art. 12. — Le secrétaire rédige les procès-verbaux des séances. De concert avec le président, il règle l'ordre du jour. Les travaux lus en séance et destinés à l'impression sont déposés entre ses mains. Sous la direction du Comité de publication, il surveille l'impression des mémoires et du bulletin.

1. Devenu l'article 5 des Statuts en la forme approuvée par le Conseil d'Etat.

2. Sur l'admission immédiate des membres de l'Institut, cf. l'article 7 des Statuts.

3. Sur le nombre des voix, cf. l'article 6 des Statuts.

Art. 13. — Le secrétaire fait tous les ans, sur les travaux de la Société, un rapport qui est lu en séance.

Art. 14. — L'administrateur convoque les membres pour les séances. Il adresse aux membres nouvellement élus l'avis de leur admission. Il remercie au nom de la Société les personnes qui lui envoient des hommages de livres. Il surveille l'envoi des publications de la Société.

Art. 15. — De concert avec les autres membres du bureau, l'administrateur règle avec l'éditeur et l'imprimeur ce qui est relatif aux publications. Il prend les mesures nécessaires à l'installation matérielle de la Société.

Art. 16. — Le trésorier place les fonds de la Société, touche les revenus; il tient toutes les écritures relatives à la comptabilité, et signe, de concert avec l'administrateur, les baux et bordereaux de dépenses.

Art. 17. — Les comptes du trésorier sont arrêtés au 30 novembre de chaque année.

Art. 18. — L'administrateur et le trésorier présentent leurs comptes dans la première séance de décembre. Une commission de trois membres, pris parmi les membres présents, est désignée le même jour et fait un rapport écrit sur ces comptes à la séance suivante.

Art. 19. — Le bibliothécaire, chargé de la conservation des livres et manuscrits, timbre toutes ces pièces le jour de leur réception; il tient registre des prêts. Il fait chaque année, dans la seconde séance de décembre, un rapport à la Société sur l'état des collections. La commission nommée dans l'article précédent fera, en même temps que son rapport sur l'état des finances, un rapport sur l'état des collections.

ÉLECTIONS.

Art. 20. — Le président, les secrétaires et l'administrateur font de droit partie du Comité de publication. Les autres membres du bureau peuvent être nommés membres de ce comité.

Art. 21. — Le président n'est rééligible qu'après l'intervalle d'une année. Les autres membres du bureau et les membres du comité de publication sont indéfiniment rééligibles.

Art. 22. — Le bureau et le comité de publication sont renouvelés dans la seconde séance de décembre et entrent en fonctions à partir du premier janvier.

Art. 23. — Les élections ont lieu au scrutin secret et à la majorité absolue des suffrages.

Art. 24. — Lorsque, pour une ou plusieurs fonctions, il n'y a pas eu de majorité absolue, des scrutins de ballottage ont lieu. En cas de partage, l'ancienneté d'âge décide entre les deux candidats.

Art. 25. — Les membres du bureau sont élus au scrutin individuel. Les membres du comité de publication sont élus au scrutin de liste.

SÉANCES.

Art. 26. — Les séances ont lieu tous les quinze jours, le samedi, de cinq heures à six heures et demie du soir.

Art. 27. — La Société prend chaque année trois mois de vacances, du 1^{er} août au 31 octobre.

Art. 28. — Les lectures et communications orales ont lieu dans l'ordre des inscriptions. Néanmoins, sur la proposition motivée du bureau, la Société peut modifier cet ordre.

Art. 29. — Lorsqu'une communication n'a pu être achevée dans une seule séance, elle n'est continuée dans chacune des séances suivantes qu'après que la Société a entendu la lecture d'un autre travail. Aucune communication ne doit occuper plus de la moitié d'une séance.

Art. 30. — Des personnes étrangères à la Société peuvent être admises, sur l'avis du bureau, à faire une lecture ou une communication.

Art. 31. — Aucune proposition ne peut être discutée contradictoirement dans une séance de la Société sans avoir été soumise à l'examen du bureau.

BIBLIOTHÈQUE.

Art. 32. — Nul emprunt ne peut être fait à la bibliothèque par une personne étrangère à la Société, sauf arrangements conclus par décision de la Société.

Art. 33. — Tout livre ou manuscrit emprunté devra être rendu dans le délai de deux mois, avec faculté de renouveler de mois en mois. En cas de retard, un avertissement est adressé à l'emprunteur; au bout d'un délai de trois mois après l'avertissement, la valeur de l'objet est exigible.

Art. 34. — Si un autre sociétaire s'est fait inscrire pour emprunter le même ouvrage, il en est donné avis au premier emprunteur, et la faculté de renouvellement est supprimée.

PUBLICATIONS.

Art. 35. — Chaque membre reçoit gratuitement un exemplaire des mémoires et du bulletin. Les membres nouveaux ont droit à tous les fascicules publiés dans l'année de leur admission, et, pour moitié prix, aux publications précédentes.

Art. 36. — Le comité de publication dirige la publication des mémoires. Il décide sans appel quels sont les travaux qui devront y être insérés et s'entend avec les auteurs pour les modifications qui lui paraissent opportunes. Il rend compte aux auteurs, dans le délai de deux mois après le dépôt, des décisions prises.

Art. 37. — Aucun travail n'est inséré dans les mémoires s'il n'a été lu en séance.

Les travaux qui n'ont pas été admis dans les mémoires sont rendus aux auteurs.

Art. 38. — Les dépenses occasionnées par le remaniement des mémoires en cours d'impression sont supportées par les auteurs, à moins que la Société, sur la proposition du Comité de publication et sur l'avis du trésorier, ne décide qu'elle prend les frais à sa charge.

Le bureau peut, par une décision spéciale, attribuer à l'auteur d'un travail inséré dans les mémoires un tirage à part de cinquante exemplaires au plus, sans feuille de titre, et sous couverture non imprimée. Les tirages à part exécutés dans d'autres conditions sont en totalité à la charge des auteurs.

Art. 39. — Il est publié par les soins du bureau un bulletin contenant : 1^o le procès-verbal des séances, 2^o le résumé des communications faites à la Société, que les auteurs jugeront à propos de remettre au secrétaire dans la quinzaine suivante.

Le bulletin donnera en outre le sommaire des publications périodiques relatives à la linguistique qui seront adressées à la Société.

Art. 40. — Chaque année sera imprimée la liste des membres. Cette liste comprendra les noms des membres décédés depuis la fondation.

Art. 41. — Le bulletin paraîtra trois fois par an : dans le courant de mars pour novembre, décembre et janvier ; dans le courant de juin pour février, mars et avril ; au 1^{er} novembre pour mai, juin et juillet.

Art. 42. — Le bulletin sera imprimé dans le même format que les mémoires, mais avec une pagination différente.

Art. 43. — Les auteurs n'ont droit, pour chaque travail inséré au bulletin, qu'à une demi-page d'impression, sauf les cas où le bureau leur accorderait plus d'espace.

REVISION DU RÈGLEMENT

Art. 44. — Le règlement ne peut être modifié que sur une proposition signée de quinze membres de la Société.

VARIÉTÉS

LES AFFINITÉS LINGUISTIQUES DU HONGROIS¹.

MAGYAR ET CHINOIS. — MAGYAR ET LANGUES ARYAQUES.

I. — MAGYAR ET CHINOIS.

Les résultats aussi merveilleux qu'inattendus des études de philologie comparée indo-européenne ont provoqué des tentatives nombreuses pour rapprocher des idiomes appartenant à des classes linguistiques toutes différentes. On connaît les travaux de Carl Abel sur l'égyptien et les langues sémitiques et indo-européennes. D'autre part M. Edkins a essayé de faire rentrer le chinois dans le concert des langues flexionnelles. Le Dr Bal s'est efforcé de démontrer que l'accadien et le chinois sont frères jumeaux. La langue de l'Empire des Fleurs a été tirée de son isolement de différentes manières, sans que ces essais aient eu un succès capable de tenter d'autres chercheurs.

Néanmoins un savant hongrois, M. L. Podhasky, s'est donné la peine de construire, pour le magyar et le chinois, un tableau comparatif par lequel il a cru démontrer l'identité de vocabulaire et de procédé pour la formation de l'expression des idées. C'est ce qui nous a valu un volume inti-

1. Nous laissons de côté les affinités naturelles, reconnues et incontestables du magyar avec les idiomes tartares et ougro-finois, tout comme les caractères spéciaux qui le distinguent des langues indo-européennes ou aryaques.

tulé: *Etymologisches Wörterbuch der magyarischen Sprache genetisch aus chinesischen Wurzeln und Stämmen erklärt.*

Les sinologues trouveront peut-être superflu de discuter ce système.

Mais d'autres savants pourraient être trompés par les apparences ; il me semble utile aussi de décourager des tentatives de ce genre que d'autres pourraient être entraînés à renouveler.

On ne saurait trop mettre en garde contre la séduction des assimilations qui font croire à la découverte des origines et ne produisent que de regrettables méprises. Il est bon même de rappeler parfois ces lois essentielles des recherches linguistiques qui ont servi de règles aux indo-germanistes et nous guideront ici pour distinguer le vrai du faux dans les thèses du linguiste hongrois. Celles auxquelles il a malheureusement manqué le plus sont :

1° L'obligation de remonter aux formes, aux procédés les plus anciens des langues que l'on prend comme points de comparaison et de les suivre dans leurs vicissitudes successives.

2° L'obligation d'appuyer toutes les conjectures sur des faits certains et de connaître à fond la structure et les usages de ces langues.

C'est faute d'avoir tenu compte des obligations toutes premières du linguiste que le savant hongrois est arrivé à des résultats que la science ne pourra point maintenir.

Examinons brièvement son travail ; nous convaincrions aisément nos lecteurs que notre jugement n'est point erroné.

I. Podhasky commence par examiner le mode de formation des mots chinois et magyars.

Quant au chinois, il remarque très justement que la forme ancienne de ses mots se trouve dans les dialectes du midi et que là les mots chinois ont conservé les consonnes finales *p, t, k, m, l, (r) s* qu'il sont perdues dans les régions du nord. Il ajoute à ces finales les lettres *j (i), n, ng* et *v* (qu'il tire des finales en *ao*) pour constituer ce qu'il appelle le corps des exposants des racines chinoises. De ces exposants, il fait des parties détachées, des restes mutilés de mots

joints, soudés à une racine pour en faire un thème secondaire. Il soutient en outre que les voyelles longues finales ont été primitivement brèves et que, par exemple, *yé* (particule affirmative) a été *ya* comme *wei* a été *va* (faire, être).

Par ce moyen, il retrouve tous les mots qui ont formé les exposants devenus méconnaissables par la chute de leur élément vocalique.

En voici le tableau :

1. *i* est *ya*.
2. *v* — *va* (être).
3. *n* — *na*, démonstratif.
4. *ang* — *yang*, manière.
5. *k* — *ki*, interroger.
6. *l* — *li*, factitif.

La conséquence de ce principe c'est que p. ex. *wai* être, primitivement *va* (!), est identique au hongrois *van* dont la finale *n* est un exposant de 3^e classe et doit se réduire au primitif *va*.

Que *van* ne soit pas la forme fondamentale, c'est indubitable, car ce verbe a au présent *vagyok*, je suis; à l'imparfait *vala*, il était; au parfait *volta*, il fut; au conditionnel *volnék*, je serais. *Van* ne semble être qu'une contraction de *vagyon* (3^e pers. sg.), comme au pluriel *vannak* est une abréviation de *vagynak* avec assimilation du *g*.

Mais que la *Rac.* (?) *va*, si elle existe, soit identique au *Wei* chinois devenu *va* par la méthode indiquée, c'est une hypothèse qui ne repose sur rien et demanderait, pour être prise au sérieux, d'être appuyée de l'exemple de nombreux cas analogues. Or, il n'y en a ni peu ni prou. Quant au reste, cela ne peut se discuter, parce qu'il n'y a pas le moindre côté par où l'on puisse saisir la supposition; c'est de la pure imagination. Aussi quand M. P. nous dit que les suffixes prépositionnels hongrois *'nak* (appartenance, direction), *nal* (locatif), *hol* (loc. tempor.) et semblable dérivent des termes chinois unis *na-ki*, *na-li*, *ho-li*, nous cherchons en vain un indice probant à l'appui de cette assertion, il ne nous en donne aucun et nous ne savons pas en découvrir nous-même. Ces expressions n'existent pas en chinois

et n'auraient même aucun rapport avec les postpositions magyares. Nous devons en outre faire observer que les mots chinois ne s'emploient pas, ne s'agrègent point comme le dit M. P. Les combinaisons *naki*, *nali*, etc., qui servent de base à son hypothèse n'existent aucunement et n'auraient aucun sens en chinois comme telles; il ne reste donc absolument rien de cette thèse.

Les hypothèses de notre auteur relativement au verbe sont ingénieuses, mais insoutenables comme les premières. Les finales *k*, *t*, *p*, *i* seraient des restes des quatre verbes auxiliaires *i* (employer, au moyen de) *ta* (64-2) faire, travailler, frapper, *li* faire faire et *shi* ou *tze* servir; *pa*, prendre; et cela nous donnerait la clef des formes suffixiales du magyar en *t*, *it*, *ul*, *es* et autres de même genre.

M. P. cite les verbes hongrois *tanit* et *tanul*; il aurait pu ajouter que la racine de ces mots est évidemment *tan*, puisque nous avons *tanár*, *tana*, *tanács*, etc. Mais *tanit* signifie « enseigner » *tanul* et apprendre (dit de l'élève) *tana*, est le conseil; en aucun de ces mots il n'y a la moindre analogie avec les mots chinois. Bien plus *ul* dans *tanul* a un sens passif ou intransitif, tandis que le *li* chinois est factitif. *It* au contraire est passif, tandis que *ta* est actif.

Mais il y a plus que cela; aucun de ces mots chinois ne s'emploie comme élément d'un verbe, encore moins comme second élément pouvant se combiner, comme finale, avec un premier thème. En outre, même comme auxiliaires indépendants, *pa* et *i* sont d'emploi moderne et *ta*, comme *tze*, ne l'est aucunement. Séduit par ces apparences, M. P. se laisse aller jusqu'à des combinaisons qui déroutent tout principe scientifique. Aussi pour lui le hongrois *hős* « héros » est un composé des mots chinois *hō* brûlant et *shi* guerrier; *húr*, corde d'instrument, viendrait de *hu* harmonique et *li* (*ri*) juste mesure; *leány*, jeune fille, est identique à *liang* fiancée. Les deux premières hypothèses sont certainement des plus curieuses; mais la dernière a ceci de particulier que *lang* désigne non « une fiancée » mais « un homme, un gentleman ». Ainsi *leány* jeune fille serait le même mot que *lang* « monsieur ».

On le voit, à mesure qu'on examine les fondements de

cette théorie, ils disparaissent l'un après l'autre. Il en serait de même si nous continuions la critique de cette étude. Mais ce serait peine superflue. Jetons seulement un coup d'œil sur la seconde partie de l'ouvrage ou le tableau comparatif des racines hongro-chinoises, il n'occupe pas moins de 333 pages.

II. Nous admirons le courage du savant collectionneur et ses efforts ingénieux pour opérer des rapprochements de toute nature.

Les uns en effet sont d'apparence sérieuse ; par exemple Ch. *fuh*, *fuk* « ventre » et M. *poh* « bas-ventre » bien que ce dernier mot soit une contraction de *potroh*.

Ch. *san*, *shan*, pleurer et M. *szán*, déplorer.

Tsch, *Tsak*, mesure, division et M. *Szak*, division, classe.

Japonais, *yoi*, bon et M. *jó*, bon.

Japonais, *iro*, couleur et M. *ir* (ue), rougir.

Ch. *t'o*, *tú*, voler et M. *tu*, vol.

Ch. *he* (*hi*), rôtir et M. *he*, *hev*, chaleur brûlante.

Ch. *lo*, mulet, cheval blanc à crinière noire et M. *lo*, *lov*, cheval.

Malheureusement ces apparences mêmes sont rares. Que dire en effet d'assimilations telles que celles-ci :

M. *gyümöl*(es), fruit = *yun*, nuage¹ et *el*, enfant.

M. *győz*, vaincre = *kyik*, lance et *Tih*, vainqueur².

M. *nyü*, larve = *yü*, poisson renforcé en *nyü*.

M. *yelen*, présent = *ye*, ainsi, être et *lien*, face³.

Les décompositions et recompositions opérées pour en arriver à une identité extérieure témoignent malheureusement plus de combinaisons ingénieuses que de recherches scientifiques.

Ainsi *saját* « propre à soi » serait composé de *tze*, soi, *ye* particule affirmative et *tih* suffixe formatif d'adjectif. Remarquons seulement que *tih* n'est devenu cela que depuis

1. M. P. traduit les « principes fructifiants de la nature », mais cela n'est pas conforme à la vérité.

2. Nouvelle erreur. Ce caractère se lit *tún* et non *kyik* et signifie « bourgeon » ou « rassembler », etc., mais pas « lance ». *Tih* est « ennemi » et non « vainqueur ».

3. Ce mot ne peut se décomposer ainsi ; la racine est *jel*. Cp. *jel*, signe, *jelelni*, désigner, etc.

l'époque moderne. Puis cette réunion dont aucun exemple ne s'est jamais rencontré !

Mag. *nehogy* (de *nem*, *ne* ne... pas et *hogy* que) « afin que... ne pas » = Chin. *mi*, *me* « ne », *ho*, pron. interrogatif et *i* instrumental. Ce qui donne une particule prohibitive avec une interrogative. Je ne sais comment exprimer en termes expressifs d'idées une combinaison comme celle-là.

Mag. *pitze*? « au nez camus » = *pi* petit et *tsze* = nez. = Chin. Or *pi* signifie « égaler, harmoniser, comparer », et une foule d'autres choses, mais nullement « petit ». — Quant à *tze* il n'a rien de commun avec le nez, seulement par abréviation le caractère représentant le né et prononcé *pi*, s'abrégéait parfois de manière à devenir semblable à celui de *tze* « de, de soi, suivant, » etc., mais *tze* n'a jamais eu le sens de « nez ».

Mag. *dörszöl* « froter » égalerait *to* et *so* racines chinoises ayant le même sens, plus *l* de *li* factitif.

Nous savons ce que nous devons penser de ce factitif ; quant à *to* c'est une erreur ; ce caractère se lit *wan* et non *to*. En outre le thème du mot magyar est plutôt *dörsz* ; car il donne *dörsz*, *dörszgem*, etc.

Mag. *löre*, vin = Chin. *le* (*lō*) (vin faible, répété avec durcissement de *l*).

Nous ne pensons pas devoir pousser plus loin l'examen de ces équations ; nous ne pouvons que conclure par une fin de non-recevoir. Non, les lexiques chinois et magyars n'ont que très peu d'éléments primitifs communs, si réellement on peut leur en attribuer un certain nombre très restreint. Leurs procédés de formation des mots n'ont rien que l'on puisse identifier. De ce côté la tentative échoue complètement et la négative est indubitable. Voyons si les recherches sur un autre terrain amèneront de meilleurs résultats.

II. — LE MAGYAR ET LES LANGUES INDO-GERMANIQUES.

Chercher des analogies entre ces deux genres d'idiomes paraîtra d'abord aux linguistes modernes une tentative

désespérée, digne des mauvais jours du siècle passé. Le hongrois appartient incontestablement à une classe différente de la nôtre, à celle qu'on appelle agglutinante et dont le mode de formation diffère entièrement de celui qu'inspire le génie aryaque. Un abîme les sépare et toute tentative de rapprochement est une preuve d'ignorance. Tel est le jugement que beaucoup porteront de prime abord. Il en serait ainsi et cette étude ne mériterait qu'un dédaigneux silence, si nous prétendions rapprocher le magyar des langues indo-européennes au point de vue de l'origine, si nous essayions de le faire dériver d'un tronc aryaque, ou d'assigner aux deux genres d'idiomes une origine commune.

Mais nous n'avons aucunement cette intention. Tout notre but est entièrement historique. Nous prenons les faits tels qu'ils sont, les faits brutaux qui s'imposent à toutes les volontés, aux idées les plus contraires, laissant à d'autres le soin d'expliquer des ressemblances existant aujourd'hui et que l'on ne peut nier sans parti pris déraisonnable.

Poursuivons donc ce but sans plus de préambule et puissons dans les lois de la langue magyare tout ce qui la rapproche de la famille indo-européenne par le fait.

I. — Formation des mots.

Nous ne connaissons pas, il est vrai, le hongrois primitif, mais il n'est point probable qu'il ait beaucoup changé. Les altérations de forme y étant très rares, les mots ont traversé les siècles sans éprouver de modification notable. Il en est de même en mandchou et dans d'autres langues de l'Asie centrale. Pour admettre des altérations compromettantes pour nos études actuelles, il faudrait supposer que le magyar a élargi ses sons, développé ses mots, contrairement à l'usage universel des peuples. Cela pourrait être, mais il faudrait des faits positifs pour donner à cette hypothèse une base quelque peu solide. Nous pouvons donc procéder à notre examen sans grand risque de nous tromper.

1. Remarquons d'abord que le magyar n'est pas purement et simplement une langue agglutinante ; il n'est pas,

en effet, dépourvu de formes flexionnelles, ou du moins de tendances à la flexion.

Dans sa déclinaison et dans sa conjugaison, pour me servir de termes connus de tous, les finales des thèmes et les initiales des suffixes s'altèrent fréquemment comme en sanscrit, en grec et en latin.

Ainsi *tanissôn* de *tanit-yôn*¹ reproduit exactement le $\pi\rho\acute{\alpha}\sigma\sigma\omega$ grec, quant au système.

Il en est de même de *tenni* p. *tetni* faire (infinitif); *menni* p. *meg-ni*, aller, de *azzal* pour *az-val*, comme lui, et d'une foule d'autres mots tels, que

Yöni p. *yövní*, aller, *szo* p. *szav*, parole, etc.

Le thème se contracte également de part et d'autre.

Ex. *lelkét* (p. *lelekét*), accusatif de *lelek*, esprit, âme; *sodrok*, ind. prés. 1^{re} pers. sing. de *sodor*, tresser, filer (p. *sodorok*).

2. Les procédés des flexions nominales ou déclinaisons sont identiques bien que les suffixes employés diffèrent matériellement.

genitif, datif, accusatif.

Comparez : *óra* (montre), *óráé*, *órának*, *orat*.

et *hora*, *horai*, *horai*, *horam*.

De même : *lelek* (esprit), *lelké*, *leleknek*, *lelkét*².

et *frater*, *fratris*, *fatri*, *fratrem*.

Le suffixe du pluriel est *ak*, *ek*, etc., mais, chose remarquable, pour les pronoms possessifs c'est *i* comme en aryaque et en gréco-latin. Ex. *Könyv*, livre, *könyvei*, ses livres.

Le hongrois exprime le génitif de trois manières, toutes trois usitées dans les langues germaniques, par un suffixe, par une apostrophe et par la simple position du déterminant avant le déterminé.

Ex. *Baráté* (*Barátnak*).

Barát', de l'ami.

Barát.

embernek tette ou *ember' tette* « l'action de l'homme ».

1. 3^e pers. sing. subj. présent.

2. Remarquons une fois pour toutes que le magyar comme les langues ouralo-altaïques requiert l'assimilation des voyelles. Cp. *vasát* et *lelkét*, accusatif de *vas* fer et *lelek*. — *Nak* est aussi génitif.

3. Le magyar a les mêmes temps et modes verbaux que l'aryaque : *Indicatif* présent, imparfait, parfait et plus-que-parfait, futur, présent et passé ; *Subjonctif* présent et passé ; *Conditionnel* présent et passé, impératif (2^e pers.), infinitif, participe présent, passé, futur, passif.

Parmi les suffixes verbaux, un bon nombre sont extérieurement identiques à ceux des langues aryaques.

Le présent et l'imparfait de l'indicatif ont le thème simple. Leur thème est le même comme en aryaque.

Le parfait et le passif ont pour caractéristique *ta*. Le subjonctif a *ya* comme l'optatif grec ; le futur prend *and* qui rappelle les participes necessitatis et futurs du latin. Les participes en *va*, *van* rappellent les suffixes *vat*, *vant* *Фврτ*, *Фот*, etc.

Le *na* qui caractérise le conditionnel est fréquent dans nos langues anciennes pour renforcer l'idée.

Le *ni* de l'infinitif, ex. *találni* « trouver » R. *talal*, a son pendant en grec.

4. Les pronoms personnels ont également les caractéristiques *m*, *n* pour la première personne et *s*, *d*, *t*¹ pour la seconde.

Ex. *találdm*, *amabam*.

találád, *amabas*.

találá, *amabat*.

5. La formation de la 2^e personne du pluriel correspond trait pour trait à celle du latin, du sanscrit, etc.

Mag. *t-o-k*, caractéristique, voyelle, signe du pluriel,

= *t-i-s*, id. id. id.

Comp. 1^e pers. s. *En engem*, pl. *mi*.

2^e — *Te teged*, — *ti*, *títekét*.

La négative avec les pronoms indo-européens est aussi *ne*.

6. La formation des mots suit en hongrois les mêmes procédés que dans les langues aryaques. Nous y trouvons également des mots formés d'un élément unique et simple ou racine.

1. Il y en a une autre aussi *l* (*al*, *ol*, *el*, etc.), mais la dentale est la vraie caractéristique. De même la première personne a parfois *k* au lieu de *m*.

Ex. *ál*, faux, *kép*, image, *báb*, fantôme, *kebel*, poitrine.

La plupart sont terminées par une consonnante, ou *j*. Ex. *baj*, combat.

On pourrait également y reconnaître l'élément développé qu'on appelle thème et n'est point encore un mot, mais une base pour le support d'un suffixe. La voyelle qui s'intercale entre l'élément premier et le suffixe à certains cas et temps verbaux, ou dans l'emploi des suffixes possessifs, peut représenter celle des thèmes indo-européens.

Exemple. Verbe *vár*, attendre ; *nk*, *nak*, suffixes des 1^{re} et 3^e personnes du pluriel : *vár-a-nk*, *vár-a-nak*, nous attendons, ils attendent. Thème *vára*. R. *vár*.

Ailleurs nous avons un *o*, un *é*, etc. Par ex. : au parfait 3^e pers. sg. *varat-o-tt*, comp. 1^{re} p. *varat-tam* ; aux suffixes possessifs : cp. *ra-m*, sur moi et *bel-é-m*, en moi, *barat-o-m*, mon ami, où le suffixe est *m* ajouté à la racine ou au thème.

De même, *rozza-t* = *rosam* ; *hid-a-t*, pontem, etc. où nous avons les thèmes *rosza*, *hida*.

7. Les mots thématiques ou simples se développent par des suffixes comme dans les idiomes européens.

Les suffixes sont simples ou composés. Ex. *al* et *alek*, *alom* ; *o* et *omas*, *omany* ; *ak* et *aki*. Ex. (*Tart*) *tartás*, le tenir, l'entretien et *tartási*, *tarték*, contenant, *tartékony*, qu'on peut conserver, *tárnók*, trésorier.

Tarkálni, bigarrer, *tarkállani*, paraître bigarré.

8. Le thème peut être modifié : contracté, allongé ou altéré.

Ex. *titkár*, secrétaire, de *titokar* ; *gyapott*, coton, de *gyap-t* ; *selleg* pour *serleg*, pot à bière (*ser*) ; *enni*, manger, de *et* ; *lenni* de *lev*, *menni* de *meg* ou *megy*, etc.

Dans *kerék*, de *kör*, la voyelle de la racine elle-même a été amincie.

Quelques verbes comme ceux en *ud*, *od*, *ed*, ou dont l'infinif à la forme *nni*, présentent des contractions et des modifications plus profondes encore. Ex. *alud-ni*, dormir ; présent *alsz-om*, je dors. *Venni*, acheter, a les formes *vesz*, *ven*, *vev*, *vegy* et *vet*.

9. Le magyar a des verbes dérivés formés comme ceux du sanscrit et d'autres langues aryiques. Un suffixe caractéristique s'intercale entre le thème et le suffixe personnel.

Nous avons aussi des passifs, suffixe *t* (*at*, *et*, etc.). *Vár*, attendre, *vá-ra-t-om*, je suis attendu; *felvet*, renverser, *felvétetik*, ils sont renversés.

Des causatifs. — Suffixe *tat* (*tet*, etc.).

Ex. *épít*, bâtir, *építletni*, faire bâtir.

vár, attendre, *várlatni*, faire attendre.

Des potentiels permissifs. Suffixe *hat* (*het*, etc.).

Ex. *tanul*, apprendre, *tanulhatni*, être capable d'apprendre.

ír, écrire, *írhatni*, pouvoir écrire.

Des fréquentatifs. Suffixe *gat*.

ír, écrire, *írogatni*, écrire plusieurs fois.

Les dénominatifs et les verbes indiquant l'usage fait d'un objet ont des formes nombreuses.

Ex. *oz*: *hang*, son; *hangozni*, résonner.

lal (*lel*, etc.): *szám*, nombre; *számlál-ni*, compter.

tal (*tel*, etc.): *vigasz*, consolation; *vigasztal-ni*, consoler.

Lap (plat), *lap-ít-ni*, rendre plat.

10. Les formes participiales ont une similitude frappante.

Le participe passif magyar a pour caractéristique *t*.

Les participes actifs présents et passés ont *va* et *van* (*ve*, *ven*, etc.).

Le participe futur a *ndo* (*ö*).

Ex. *talál*, trouver: *fac*.

talált, trouvé: *fact*.

találvan, trouvant: $\lambda\upsilon\text{F}\omicron\upsilon\tau$.

találva, ayant trouvé: $\lambda\varepsilon\lambda\omicron\chi\text{F}\omicron\tau$.

találando, devant trouver: *faciend*, *amand*.

11. Les suffixes de dérivation du magyar, très nombreux et très variés, ont de fréquentes analogies avec les nôtres.

Ex. *a*, *ó*; *hag-ó*, qui monte, de *hág*, monter.

ar; *tanár*, professeur, de *tan*, enseigner.

tyű; *szivatyű*, pompe, de *szív*, sucer, aspirer.

am; *folyam*, courant d'eau, de *folly*, couler.

ek; *étel*, aliment, de *et*, manger (*enni*).

meny; *tűnémeny*, événement, phénomène, de *tűn*, apparaître, arriver.

dalom; *irodalom*, littérature, de *ír*, écrire.

más; *tudomás*, science, de *tud*, savoir.

Cp. *Jiva*, vivant; *mṛtyu*, mort; *dōnum*; *pāvaka*, purification.

Karman, action; *periculum*, σῶματ; etc., etc.

12. Je passe une foule d'autres suffixes semblables à ceux de la langue aryaque ou différents quant à l'élément matériel; mais de même nature logique, tels que *ep*, *eg*, *sag* ou *el*, *eny*, *i*, *yu*, *u*, *s*, *ü* que nous possédons également.

Les thèmes verbaux prennent également des préfixes adverbiaux ou prépositionnels.

Ex. *fel*, au-dessus et *ül*, être assis. *felül*, être assis dessus.

alá, sous; *aláhágni*, laisser, descendre.

bekötni, *be*, à, et *köt*, attacher (*ad ligare*).

aláirni, souscrire (*alá ír*), sous-écrire.

13. La composition des mots présente les mêmes phénomènes en magyar qu'en indo-européen, bien que tous les genres de composés n'y soient point admis.

Composés d'opposition: Ex. *felföld*, pays au-dessus (*hochland*).

újváros, nouvelle ville (*uy*, *var*).

önjog, la correction propre (*ön jog*).

Composés de dépendance: *semnirevaló*, propre à rien, de *semmi*, *re*, *való*.

haza-áruló, qui trahit le pays.

levél-író, qui écrit une lettre (*level ír*).

Déterminatifs: *vasut*, chemin de fer (*vas*, *ut*).

népiskola, école du peuple (*nép-iskola*).

levél dús, riche en feuilles (*dús levél*).

Possessifs: *Hajóalaku*, qui a la forme d'un bateau (*hajó-alaku*).

újdivatu, qui a la nouvelle mode, qui en est (*uy divat*).

Qualificatifs :	<i>jótét</i> , bien fait (<i>jó</i> , bien, <i>tét</i> , acte).
Numéral :	<i>félhitü</i> , qui a à moitié foi (<i>fél</i> et <i>hit</i> , foi).

14. La comparaison du magyar avec certaines langues indo-européennes montre comment des conceptions identiques peuvent se présenter également chez des peuples qui n'ont jamais eu de rapports entre eux.

Ainsi le magyar emploie des suffixes possessifs ou pronoms possessifs suffixiaux comme le persan.

Ex. *atyám*, *atyád*, mon père, ton père, de *atya* et *d*, *m*.

Les mêmes pronoms possessifs s'emploient d'une manière bizarre qui se rencontre aussi dans les idiomes populaires néerlandais et allemands.

Ainsi le peuple germanique dit *Mein herr sein haus* (de) Monsieur sa maison, comme le magyar dit *az urnak háza*. Avec cette différence seulement que le hongrois emploie le génitif régulièrement.

15. La construction des phrases en magyar a de grandes affinités avec celle des langues classiques ; bien qu'elle n'ait pas toutes les libertés que lui accorde le latin, elle s'en approche d'assez près. Ainsi on ne pourra dire en magyar :

Arma virumque cano Trojae qui primus ab oris
Italiam fato profugus laviniaque venit littora.

Mais bien :

Arma et virum cano qui primus Trojae oris ab
Fato profugus Italiam et lavinia littora venit.

D'autres licences de construction se rencontrent encore chez les poètes hongrois.

Par ex. :

Imperviis viis quis venis ? pectus in procella, in periculis tenes etc.

II. Les racines.

Nous avons jusqu'ci passé en revue les procédés grammaticaux et signalé ceux qui sont communs au hongrois et aux langues indo-germaniques. Il nous reste à dire un mot des racines, à rechercher si ces deux classes de langues ont

des éléments communs de vocabulaire et quelle peut en être la quantité.

La besogne nous a été facilitée par le travail que les auteurs du grand dictionnaire de l'Académie de Pest ont mis en tête de ce vaste ouvrage¹. Ces savants compilateurs MM. G. Czuczor et J. Fogarasi ont compilé, disent-ils, le *Glossarium sanscriticum* de Fr. Bopp., le *Griechisches Wurzellexicon* de Benfey et le *Parallèle des langues* d'Eichhoff et en ont extrait environ 150 racines semblables² à des racines et dérivés magyares quant (à la forme), à l'accent et au sens (*mintegy 150 szanszkrit gyököt szemeltünk ki, melyekhez magyar gyökök és származékok alaphangra és értelményre hasonlók*³).

Nous ne pouvons penser à reproduire ce tableau en entier. Il nous suffit de citer quelques exemples pour permettre à nos lecteurs de juger la valeur de ces assimilations, et de signaler celles qui nous paraissent contestables.

Remarquons avant d'aller plus loin que le vieux magyar diffère peu de la langue moderne et qu'on ne peut en arguer de formes antiques à rechercher pour repousser les identifications proposées.

Exemples :

R. ed,	Magyar, <i>esz et</i> , manger.
<i>agh</i> ,	— <i>agg</i> , presser, accabler.
<i>ar</i> ,	— <i>ar, or</i> , briser, labourer.
<i>suau</i> ,	— <i>szo, szen-g</i> , rendre un son.
<i>szak</i> ,	— <i>szak, szeg</i> , couper.
<i>suap</i> ,	— <i>szuny</i> , dormir (somnus ὕπνος).
<i>sep. sev.</i>	— <i>szöv</i> , relier.
<i>sar</i> ,	— <i>szar</i> , avancer, pénétrer.
<i>net, nit, ned</i> ,	— <i>ned, nedv</i> , humide (νῆψω, <i>nat</i> , etc).
<i>da</i> ,	— <i>ad</i> , donner.
<i>dha, dadh, dhe</i> ,	— <i>tét, tesz</i> , faire, acte.
<i>dhar</i> ,	— <i>tar-t</i> , tenir.
<i>tan</i> ,	— <i>teny</i> , étendre.

1. Ou plutôt à la fin du fascicule V.

2. Litt. auxquelles sont semblables.

3. ELŐBESZÉD, p. 24 (Introduction).

tvag, teg, tag, — *tek,* couvrir.

t'ô, dhê, dhed, — *te, tet,* faire.

Les auteurs de cette introduction terminent ce tableau par cette réflexion. Ainsi, d'après ces exemples, des 550 racines que Eichhoff a énumérées, dont il a dressé la liste, plus d'un quart peut être rapproché du magyar et considéré comme apparenté: *több mint egy negyedrés rokonitható a magyarra.*

Nous ne pouvons pas malheureusement accepter entièrement cette conclusion. Parmi les racines dont MM. Czuczor et Fogarasi ont dressé la liste, il en est une trentaine certainement dont l'identité ne peut être affirmée, qu'elle soit douteuse ou impossible.

Ainsi l'identité de *ag* et *hay*, de *av* et *ah*, de *nev* (*neo, nuo*) et même *nicken* et de *int*, de *tud* et de *ût*, de *ikk* et *üg* ne peut être acceptée.

Il en est de même de <i>kas</i>	et <i>has</i> (fendre).
<i>kal</i>	et <i>kay</i> (crier, retentir).
<i>vask</i>	et <i>mar</i> (saisir).
<i>mid</i>	et <i>id</i> (moyen).
<i>rad</i>	et <i>rag</i> (briser).
<i>däiz</i>	et <i>hos</i> (brûler).

et de beaucoup d'autres.

Pour quelques-unes la différence de forme n'empêcherait pas l'identification s'il était prouvé qu'il y a là un processus régulier. S'il pouvait être démontré, par exemple, que *v* initial tombe ou est remplacé par un *b* comme dans les équations admises *vut* = *ût*, et *vip* = *ip*, *vel* = *bul*, etc.

D'autre part j'ai constaté qu'un certain nombre de racines ou radicaux avaient été omis, par ex. :

<i>vir</i> (<i>viridus</i>)	= <i>vir-it</i> (fleurir), <i>vir-ág</i> (fleur).
<i>ter</i> (<i>tra, tar</i> , etc.)	<i>tér</i> , espace à traverser.
<i>ati</i> (<i>ati, at</i>)	<i>áti, át</i> , au delà, à travers.
<i>ap</i> ,	<i>apadás</i> , chute.
<i>ped, pad</i> (<i>πεδοίν</i>),	<i>pad</i> , se rapportant au sol.
? <i>av</i> (<i>ave αῶω</i>)	<i>av-at-ni</i> , consacrer, bénir.
<i>rap, rap, áρπ</i>	<i>rab</i> , enlever, voler.
<i>re, re</i> ,	<i>ra, re</i> , sur; contre.
? <i>ruth, roth</i> ,	<i>rós</i> , rouge.

<i>rug,</i>	<i>- rüg,</i> briser, frapper du pied.
<i>ki,</i>	<i>ki,</i> quoi ?
<i>sed, set,</i>	<i>szed,</i> placer, faire mettre.

III. Conclusion.

Je ne pousserai pas plus loin ces recherches. On pourrait sans doute trouver encore d'autres éléments de similarité. Plusieurs qui paraissent très douteux sont, peut-être, très réels ; mais il nous manque une connaissance approfondie des lois de formation du magyar et je n'ai nullement la prétention de les découvrir toutes. Je me suis borné à constater des faits, laissant à chacun le soin de tirer les conclusions qu'ils comportent. Il serait prématuré de les formuler dès maintenant. Il en est une cependant qui s'impose forcément, à mon avis : c'est que des langues du genre tartare ne sont pas si éloignées des nôtres qu'on le croit généralement et qu'on doit étudier les unes et les autres sans prévention, sans idée préconçue, écartant de soi également la persuasion anticipée qu'elles n'ont rien de commun quant à leur origine comme celle de leurs rapports originaires. C'en en outre que pour formuler les lois du langage, il faut connaître et comparer, non pas seulement celles d'une famille de langues, mais celles aussi de toutes les familles principales.

C. de HARLEZ.

SUR LE NOM DU MONASTÈRE DE LA TRAPPE.

Le nom de *Trappe* est porté par plusieurs localités françaises. La plus célèbre est, sans doute, le monastère de la Trappe, près de Soligny (département de l'Orne, arrondissement de Mortagne).

Il fut fondé définitivement en 1140 par Rotrou III, dit le

Grand, comte du Perche, en accomplissement d'un vœu par lui fait, lors de son voyage en Angleterre à la date de l'année 1121.

Plusieurs étymologies différentes ont été proposées pour ce terme de Trappe. On l'a cherchée successivement en latin, en gaulois et dans les idiomes germaniques. Parlons d'abord de celle qu'on a voulu tirer de la langue latine.

Le monastère, environné de pièces d'eau, aurait pris son nom d'une plante aquatique fréquente dans le voisinage, à savoir, la *Trapa natans* des botanistes. Dans le langage populaire, ce végétal est appelé, suivant les localités, *Macre flottante*, *Châtaigne d'eau*, *Saligot*, *Écharbot*, *Corniolle*, etc. Ses fruits, ou plutôt ses graines qui sont comestibles, rappellent, effectivement, la châtaigne par leur goût. On le rencontre en abondance dans les lacs, marais, fossés du nord de la France.

Cette étymologie nous semble peu acceptable. D'abord, le nom de *Trapa* ne se retrouve, paraît-il, nulle part en Europe, dans le parler du peuple. Rien ne prouve d'ailleurs qu'il soit plus ancien que Linné et qu'il remonte par suite plus haut que la 1^{re} moitié du xvii^e siècle. Et puis la forme *trapa* n'explique pas le double *p* figurant dans le nom du monastère.

M. de Coston, cité par l'auteur des *Annales d'Aiguebelle*, pencherait pour une étymologie celtique. Il s'inspire visiblement de M. Pictet, lequel dans ses *Origines indo-européennes* cite les noms suivants :

Irlandais *treabh*, « famille, clan » — *treabhar*, « race, lignage » — *treabtha*, « village ».

Vieil-irl. *atrab*, « possession, domicile », et d'après Zeuss, *atreba*, « habitat, possidet. »

Gallois *treb*, « vicus » — *tref*, *trea*, « demeure, ville ».

Un terme analogue a certainement existé en ancien gaulois, comme le prouve le vocable d'*Atrebates* (Ad-Treb-ates) désignant les anciens habitants de l'Artois, litt. « Les possesseurs du sol, ceux qui résident dans de nombreux villages. »

Ajoutons qu'il doit remonter jusqu'à l'époque indo-européenne primitive. On le retrouve dans le sanskrit *trapá*,

« tribu, famille », le lithuanien *troba*, « maison », le latin *tribus*, d'où notre mot *tribu*, l'ombrien *trifu*, *trefu* (même sens).

Il reparait également dans les dialectes germaniques, mais avec méthathèse de la gutturale liquide. Ainsi l'on a en gothique *thaurp*, « vicus » — anglo-sax., *dhorpe* — vieux-scandin. *thorp* — vieux-haut-allemand *dorf* — angl. *dorp* — suédois *torp* « hameau ».

Dans l'hypothèse qu'adopte notre auteur, l'appellation de « Notre-Dame de la Trappe » souvent appliquée à l'établissement de Soligny pourrait se traduire assez littéralement par « Monastère du Hameau ». Ce qui, toutefois, nous rend incrédule, c'est que d'abord les formes gauloise et néo-celtiques n'expliquent guère la double labiale du mot Trappe. En outre, le *b* gaulois, en passant par le bas-latin, se serait plus volontiers transformé en *v* qu'en une consonne forte. Enfin, il nous est dit que le nouveau monastère fut construit au milieu de la solitude et nullement auprès d'un village déjà existant.

Reste enfin l'étymologie germanique et c'est elle qui nous semble le plus acceptable, tant au point de vue du sens que sous le rapport phonétique. N'avons-nous pas en allemand *Treppe*, « marche d'escalier, montée, degré » — moyen-haut-allemand. *treppe*, *trappe* (même sens) — haut-allemand. *treppe* — suéd. *trappar* et enfin hollandais *trap*. Une certaine ressemblance que l'on aura cru découvrir entre un degré et un piège aura fait prendre le vocable dans ce dernier sens. Cette transformation paraît d'ailleurs assez ancienne, comme le prouve la forme haut-allemand citée par Littré, quoique avec une orthographe sans doute défectueuse, *trapo*, « piège ». Cette valeur, qui ne se retrouve plus guère dans les dialectes germaniques modernes, s'est maintenue dans les idiomes néo-latins. Citons par exemple : les mots français « Trappe, attraper » — espagnols *trapa*, *trampa* (même sens).

En tout cas, la présence d'un nom de localité d'origine germanique dans le Perche n'offre rien de surprenant, puisque ce pays a souvent été exposé aux invasions des hommes du Nord.

M. l'abbé Hommey, le savant auteur de l'*Introduction au cartulaire de la Trappe*, sur l'autorité de M. Hector Marais, ancien grand vicaire de Séez, veut que le terme de Trappe, déjà en vigueur à l'époque où Rotrou III fonda son monastère, ait été donné à cette localité parce qu'une clairière au milieu de la forêt aurait offert assez exactement la forme d'un piège. Ne serait-ce pas supposer une préoccupation bien vive du pittoresque chez ceux qui auraient inventé une pareille dénomination ?

Le plus simple nous paraît de la faire dériver des trappes ou pièges destinés à prendre soit le gibier dans la forêt, soit le poisson des étangs voisins.

M. F. Kluge dans son *Etymologisches Wærterbuch der deutschen Sprache* rattache le terme en question à la forme moy.-haut-allem. *Trampeln*, « s'avancer lentement et avec difficulté », à rapprocher du goth. *trimpan*, « courrier ». Cf. également l'angl. *to trample*, « fouler aux pieds ». Nous trouvons la forme dépourvue de liquide dans le bas-allem. et holland. *trappen*, « marcher, avancer » — angl. *to trape*, « lancer, ruer ».

Il n'y a pas lieu d'être trop surpris que la même racine ait successivement servi à exprimer l'idée de « marcher » et celle de « piège » qui empêche le mouvement et arrête la marche. De pareilles bizarreries sont on ne peut plus fréquentes sur le terrain de la linguistique.

Inutile d'ajouter que la forme *Trapa* qui se rencontre dans bien des documents rédigés en latin du moyen âge mérite d'être considérée comme fautive. *Trappa* constitue la seule forme correcte.

H. DE CHARENCEY.

SINE, NESI, NISI.

L'explication de *sine* par *sē + nē*, donnée par MM. Bréal et Bailly (*Dict. étym. latin*) ne peut être regardée comme

satisfaisante. L'explication plus récente de M. V. Henry, par l'impératif de *sinere*, mérite considération au point de vue sémantique, mais on attendrait dans ce cas une construction avec l'accusatif. Paul (*ex Fest.*, p. 165, Müll.) signale la forme *ne si* pour *sine* : ce qui me porte à croire que *sine* et *nisi* sont le même mot, une combinaison de la négation *ne* et de la démonstration locative *si* « en cas » (comparer *sī-c* « ainsi »). Je remarque chez Plaute, *Amph.*, 206 : *si sine vi... velint rapta... tradere*, ce qui me fait supposer une locution *sī ne vi velint...* « en cas qu'ils veuillent non avec violence... », ou « en cas qu'ils veuillent sans violence... »

En anglais, *without* et *if not* sont des expressions qui peuvent s'échanger : Cf. Shakespeare, *Two Gentlemen of Verona*, acte 2, scène 1 : *without you were so simple*.

Nous attendrions **sine* et non *sine*. Je ne puis donner d'explication bien assurée de cette variation. Je noterai seulement que *quāsi* (*quansei*, *C. I. L.*, I, 200, 27) serait *quāsi* si le mot n'était un composé spécial du latin. Il est possible qu'avant d'arriver à la composition *quāsi*, *sine*, ces mots aient passé par un état d'accentuation **quā(m) sí* **sī né* : comparez pour ce traitement les doublets *māmma/mamilla*, *óffa/óffella*.

NI, NISI.

Dans *nī* (*nei*) je verrais *ne* suivi de **ei* (ī), locatif du thème démonstratif *i-* (latin *is*), comme *si* l'est du thème *se-*. Je le définirais par « pas ainsi », « en cas que pas... » *Nisi* est pour **nesi*, affecté par *nī* dans sa vocalisation.

Edwin W. FAY.

RECHERCHES LEXICOGRAPHIQUES SUR LA LANGUE BASQUE.

I. — BA, BAIA ; « Oui » ; doit probablement se rattacher au béarnais (dial. d'Oloron) *baye* ; « passe, soit ». Cf. esp. *vaya*. En français, « va » se prend quelquefois pour un signe d'affirmation, dans des membres de phrases tels que les suivants : « va pour un discours, pour un procès ».

En tous cas, nous ne croyons pas que le terme basque puisse être considéré comme une abréviation de la locution béarnaise *bee ya* ; « bien il y a » et par extension « oui, certes », bien que souvent elle joue, comme nous l'allons voir, un rôle identique dans le discours.

Souvent, on emploie *ba* comme explétive devant les verbes indiquant possession ; exemple : *badut seme bat* ; « j'ai un fils », littéralement « oui, j'ai... ». Ceci pourrait bien être pris au béarnais. On sait que dans ce dernier dialecte, *bee* aussi bien que *que* s'emploie en qualité de simple explétive devant les verbes indiquant possession ou affirmation. On en peut juger par la phrase suivante : *tout coutèt nou bee talhe, si nou talhe, bee luseix* ; « tout couteau neuf taille ; s'il ne taille, il luit ». — *Que-t conexi per nom* ; « je te connais par ton nom ». — *Que se debin fidar en lor* ; « on doit se fier en eux », etc., etc. Du reste, même en français nous employons les adverbes *oui* et *non* de la même façon redondante et uniquement pour donner plus de force, sinon à la pensée, du moins à l'expression : « Oui, je le lui ai dit ». — « Non, je ne l'ai pas vu ».

Ce qui prouve bien à quel point le lexique basque se trouve surchargé d'éléments étrangers, c'est qu'il a emprunté jusqu'à la particule affirmative.

II. — BABAZIZKORRA ; « giboulée ». Étymologie encore assez obscure. La solution que nous accepterions le plus volontiers consisterait à voir dans ce mot un composé du béarnais *babasse* « écume, bave » ; esp. *babaza*, « bave épaisse et abondante » et de l'esp. *escoria*, « scorie », littéralement : « scorie baveuse, qui humecte ». Nous ne croyons pas que le terme basque ait rien à faire avec le vieux-béarnais *fabe*, « fève », du latin *faba*.

III. — BADETEZBADA ; « qu'il y ait ou non », de *ba*, enclitique déjà vu, mais qui se prend souvent comme marque de l'impératif, comme par exemple dans le bas-navarrais *beza*, *bitza* ; « qu'il l'ait, qu'il les ait ». — *bezate*, *bitzate* ; « qu'ils l'aient, qu'ils les aient », par opposition à *zeak*, *itzak* ; « ayez-le, ayez-les ». — *da*, « est, il est ». — *t* sans doute euphonique comme dans *menditik* ; « ex monte » pour *mendi-ik*, « et *ez*, « non », littéralement « sit aut non sit ».

IV. — BADIRUDE ; « il semble que ». Ne serait-ce pas une corruption pour *ba*, « certè » — *da*, « est » et *idoria*, « ressemblance » littéralement, « certè est similitudo ».

V. — BAGANTA, « journalier », sans aucun doute du latin *vagans*, « qui vague, qui rôde », par l'intermédiaire du béarnais *bagant* ; « oisif » ; on considèrerait l'homme qui travaille pour le compte d'autrui comme volontiers paresseux et désœuvré. Cf. vieux-franç. *vagant* « naufrageur, pillleur d'épaves ».

La présence du *t* final rendrait difficile le rapprochement avec l'esp. *pagano* « paysan » — provenç. *pagan*, « païen » — béarnais *pagaa* (même sens), du latin *paganus* qui, dérivé de *pagus*, avant de recevoir le sens de païen, avait eu celui de *pékin*, de *civil*, par opposition à « militaire ».

Ajoutons par parenthèse que les formes françaises *pacant* « rustre, grossier » et bas-normand *pagnant*, « lourd, grossier » semblent bien se rattacher à une racine différente. Rapprochons-les du bas-latin *pacans*, « contribuable, qui paie » et par extension « vilain, sujet à l'impôt de la taille » (rappelons-nous le peuple désigné dans l'ancienne loi Magyare, sous le nom de *misera plebs contribuens*), ou bien « coupable qui s'affranchit du châtement prononcé contre lui en payant la composition. »

VI. — BAGE; « sans ». Cette postposition paraît être formée de *ba* enclitique, déjà vu, et de la finale corrective *ge* assez rarement employée seule, mais que nous retrouvons cependant dans quelques mots tels que *ahalgea* « honte », litt. « ce qui enlève la force » de *ahala* « force, faculté, moyen » — *zalgea* « vesce, plante fourragère nuisible au froment », litt. « que l'on n'aime pas à manger », de *zale* « qui aime tel ou tel aliment ».

Cette finale *ge* pourrait bien être d'origine indigène. Dans un précédent travail, nous avons déjà signalé la ressemblance peut-être fortuite avec le *k* caritatif de certains dialectes ougro-finnois, spéc. du Lapon. On trouve par exemple dans ce dernier idiome *haol* « dicere » et *haolek*, « non dictum ».

VII. — BAHEA; « van, crible ». Encore une étymologie obscure. Faut-il la rattacher au béarnais *bane*, « cruche », mais en admettant une transformation du *n* médial en *h*, comme dans *ohorea* « honneur » — *lihoa* « lin »? Ne vaudrait-il pas mieux le faire dériver du français « van » en admettant la présence d'un *e* final euphonique souvent employé; par exemple dans *arbolea* « arbre » de l'espagnol *arbol*.

La tranformation du *b* en *g* est trop anormale (nous n'en connaissons pas un seul exemple certain en bas-navarrais) pour que nous songions à rapprocher ce terme *bahea* du béarnais *gafe* « cuiller à pot », en vieux-béarnais *gafe*.

VIII. — BAHÍ; « en état de saisie, saisir ». Nul doute que ce mot ne doive être rattaché plus ou moins directement au latin *invadere*. Serait-ce par l'intermédiaire du français *envahir*, d'où peut-être l'espagnol *embair* « séduire, engeôler »? Devons-nous le faire venir plutôt des formes espagnoles *invadir* « faire une invasion » — vieux-béarnais *embadir* « envahir » — béarnais *embadi*. La chute du *d* médial, bien qu'assez rare, n'est pas sans exemple. Cf. *pharabizua* « paradis », où le *b* médial n'est que purement euphonique. Quant à la chute des syllabes initiales, elle n'est pas fort rare en basque; cf. *chartha* « enter, greffer » — esp. *enjertar* — *charpa* « écharpe » — *thorgia* « source » pour *ithorgia* — *geztera* « aiguïser ». Cf. vieux-prov. *agusar* — béarnais *agusa*, mais muni de la finale factitive *era*.

IX. — IDORRA; « sec, desséché »; cf. latin *torridus*; espagnol *torrido* — béarnais *tourrat* « torréfié », avec *i* initiale euphonique comme dans *ichil* « silere » — *ichtil* « stillere »; ne doit pas évidemment être rapproché de l'allemand *trocken* « sec », anglais *dry*.

X. — YAKI, YAKIN; « savoir »; probablement à rapprocher de l'espagnol *aquedar* « retenir, conserver ». Le *y* initial serait euphonique comme dans *yardirex* ou *ardirex* « obtenir ».

XI. — PHELDOA; « sorte d'herbe qui croît dans les terrains gras, ayant une couleur blanchâtre et une odeur assez agréable, litt. « poilu, qui a beaucoup de poils ou de gros poils »; cf. espagnol *pelo*; vieux-provençal et catalan *pel* avec la finale *do* augmentative.

XII. — PERKACHANT; « actif, adroit, retors ». Cf. espagnol *percatante*, « pensant, considérant, se donnant de garde », participe du verbe *percatar*.

XIII. — EXAIA; « ennemi », formé de la finale dérivative *ai*, du *x* marque d'assimilation et de comparaison et d'un radical *e*. C'est un dérivé du verbe *ex* « désespérer ». L'ennemi serait donc celui qui réduit au désespoir. Quant au *e* du radical, ne serait-ce pas simplement le *vae* du latin, avec chute assez fréquente de la labiale initiale. *Vae* joue parfois le rôle d'un véritable substantif. Ainsi l'on trouve dans l'Apocalypse : *Ecce primum vae abiit*, « voici que le premier malheur est passé ». *Ex* se pourrait donc traduire littéralement par « apparaître malheureux, se sentir dans le malheur ».

Quant à la finale *ai*, on la retrouve dans *nasai* (pour *Lasai*), « lâche, ample, peu serré »; — *izai* « peuplier », litt. « arbre aquatique » de *itz* « eau, rosée ».

XIV. — BAANZUT, réponse signifiant que l'interlocuteur a été entendu; étymologie fort obscure. En désespoir de cause, nous y verrions une contraction pour *behantze* ou *behanzu dut*; « multum audiui, bene audiui », de *beha* « écouter », d'où *beharria*, l'oreille, litt. « celle qui écoute, entend ». On peut croire qu'à l'origine, le terme *entendre* se rendait en basque par *beha*, « écouter » accompagné d'un suffixe marquant renforcement. Le verbe *adi* « entendre »

d'origine romane semble d'introduction plus récente. Il ne serait pas d'ailleurs interdit de supposer que *beha* possédait primitivement le double sens de « écouter » et « entendre », aussi bien que le latin *audire*.

XV. — BAATCHURIA, « ail ». L'opinion la plus probable, à notre avis, c'est que ce mot n'est pas fort ancien dans la langue. Nous y verrions volontiers une contraction de l'espagnol *batata* « patate », mot d'origine américaine et de l'adjectif indigène *churi* « blanc ». L'ail serait donc à proprement parler la « patate blanche ». On sait effectivement que cette bulbe se distingue par sa blancheur de la patate et même de la pomme de terre dont la chair reste toujours un peu jaunâtre.

XVI. — EKHIA ; « soleil ». Le prince L.-Lucien Bonaparte a le premier signalé la ressemblance sans doute fortuite de ce terme avec « ses correspondants dans les dialectes de la souche dite Jénisseïque » ou mieux Jénisseï-Kourilienne.

Ex. kotte, *yg* « soleil » ; — ostyak de Pumpokolsk, *hikhem* ; assane, *aega*. Il est à remarquer qu'un mot fort usuel du basque, URA, HURA « eau », offre également de l'analogie avec son équivalent dans les mêmes dialectes. Ex. imbask, *ouv*, « eau » ; ostiak. de Pumpokolsk, *oul* ; aïno, *oulh*.

On ne saurait douter que le sens propre de *ekhia* ne soit celui de « brillant, lumineux ». Dans la plupart des idiomes, le roi de notre système planétaire est plutôt désigné comme source de lumière que comme source de chaleur et de vie. C'est ainsi que l'on a en malais, *mata-hari* et en tasmanien, *pa-nubéré*, littéralement « œil du jour » pour « soleil », etc. C'est encore de la racine aryaque *su*, *sav*, « briller » que dérivent les noms qui désignent cet astre dans nos langues indo-européennes. Du reste, il existe en basque, une racine *ik* ou *ek* qui semble avoir répondu tout ensemble à l'idée de chaleur et de lumière ; de là les termes suivants :

α. — EGUNA ; « le jour », pour EKHIDUNA ; litt. « possesseur du soleil », comme ZALDUNA ; « cavalier », pour ZALDI DUNA, litt. « equi possessor » ; HEUSKAL-DUNA ; « basque », litt. « possesseur de l'*Eskalherria* ou

pays basque », et EGUNDAINO, « jamais, pour le temps passé », EGUNKA, « jour pour jour. »

β. — EGUZKIA, HEGUZKIA, IGUZKIA ; « soleil », litt. « portio diei », comme IDIKIA ; « morceau de bœuf », de IDIA, « bos ». EGUZKIA est en réalité pour EGUNKIA. Pour la transformation du *n* en sifflante, cf. les formes latines *egestas*, *potestas*, au lieu de *egentas*, *potentas*.

γ. — EGURRA ; « bois à brûler » d'où EGURTEGIA ; « bûcher », de TEGIA, « le gîte, la demeure ».

δ. — EGOS ; « bouillir », d'où EGOSKINA, « la décoc-tion ».

ε. — EKHAINA ; « le mois de juin », litt. « le brûlant » ou « celui du soleil », terme employé spéc. chez les Basques espagnols.

ζ. — EGUERDIA ; « midi, le midi », de EGUNA, « jour » et ERDIA, « dimidia pars ».

Remarquons qu'en aryaque, il a existé une racine ayant, elle aussi, ce double sens de « briller » et de « brûler, être chaud ». Nous trouvons par exemple en sanskrit, à côté de *ush* « brûler », le substantif *ushas* « aurore », d'où le grec ἠώς (éolien ἄως) « aurore » ; le latin *uro* « brûler », à côté de *aurum* « or », litt. « le métal brillant » (en osque *ausum*) et *Aurora* « Aurore, d'un primitif inusité *ausosa*.

Peut-être enfin conviendrait-il de rattacher à cette racine *ik* prise dans le sens de « briller, éclairer », le verbe IKHUS « voir », litt. « s'éclairer, saisir avec clarté », d'où IKHUS-GARRIA, cadeau que les malades et, spécialement, les nouvelles accouchées reçoivent des parents ou amis qui les viennent visiter ; IKHUSTATEA, « la considération » ; IKHUSTATEZ, « en considération de ».

En tout cas, IKHER « visiter » se rattache visiblement à IKHUS, mais avec un sens tout spécial exprimé par la finale ER, R déjà étudiée dans un précédent travail. « Visiter » pour le Basque, c'est, en quelque sorte, le contraire de se borner à voir, à regarder. Ce verbe donne à son tour naissance au substantif IKHERRESTEA, « la considération ».

XVII. — AHOA et dialectiquement AUA, AUBA, « la bouche », qu'on ne songera guère, sans doute, à rattacher au latin *os*, *oris*, paraît être un terme de provenance autoch-

thone. C'est lui vraisemblablement que nous retrouvons avec une transformation du A initial en E, dans EUSI, « aboyer » et par extension « parler distinctement, à haute voix », d'où EUSKARA, la langue basque, de ARA, « coutume, langage », litt. « l'idiome de ceux qui parlent distinctement », par opposition à ERDIARA, « demi-langage ». C'est le nom donné à tous les autres dialectes que le basque, spéc. le béarnais et l'espagnol. Les montagnards pyrénéens se montrent donc un peu plus courtois que les Slaves traitant leurs voisins, les Allemands, de *niemetz* ou « muets ». Ils reconnaissent que les étrangers possèdent au moins un rudiment de langage. C'est de ce terme EUSKARA que vient le terme de ESKALHERRIA, « le pays de l'Euskara, où l'on parle basque » (cf. HERRIA, regio) et EUSKALDUNA, HEUSKALDUNA, « basque », mot dont nous venons d'expliquer la filiation.

Du reste, ce sont des dérivés de EUSI que nous retrouvons dans ESKA, « demander, mendier », litt. « en parlant à haute voix, de façon à être entendu » ; ESKALEA ou ESKARIA, « le mendiant », litt. « celui qui parle à haute voix » ; ESKE, adverbe, « en mendiant, à la façon d'un mendiant ». Au même radical EUSI, AHOA se rattachent les mots ESKERRA, « remerciement, grâce à rendre », litt. « le contraire d'une demande » ; ESKERGABEA ou ESKERGAISTOA, « l'ingrat », litt. « qui est sans remerciement ou avec un mauvais remerciement ». Cf. GABE, « sans » et GAISTO, « pessimus » ; ESKERRIKASKIA, « merci », litt. « assez de remerciements », de ASKIA, « satis », pris comme synonyme de MILLESKER, litt. « mille remerciements ». Ne dit-on pas en italien, par une métaphore analogue, *tante grazie* pour merci ?

Dans AHOTZA « paille légère », pellicule enveloppant le grain, nous reconnaitrions assez volontiers le substantif AHOA muni de la désinence médiative Z ou TZ. Ainsi ce terme AHOTZA signifierait littéralement « ce qui s'envole au souffle de la bouche ».

ERAUSIA, « l'aboiement d'un chien », ne serait autre chose que le verbe EUSI, précédé du factitif ERA « faire ».

Enfin UZKIA, « le derrière, le postérieur », indique « la partie du corps qui fait entendre un bruit ». Aussi bien

que UZKERRA, « crepitus ventris », il se doit rattacher au verbe EUSI.

XVIII. — MARIPULISA, « veste ». Cf. esp. *barfol* « bague de nègre, pelisse de marin », — franç. *barfoul*, espèce d'étoffe que l'on vend aux nègres. On sait que le basque transforme volontiers un *b* init. en *m*. N'y aurait-il pas ici, du reste, influence phonétique exercée par le vieux-franç. *manoples*, « gantelets préservant les mains et l'avant-bras », aussi bien qu'avec *manipula*, « poignée » ou « petite bande d'étoffe que le prêtre porte au bras gauche en célébrant la messe ». Ajoutons que ce mot dérive du latin *manipulus* « poignée » et, par suite, « compagnie de soldats ». N'est pas de ce sens de « poignée » qu'en vieux-béarn. on sera passé à celui du *manipuli*, « ligue, complot », comme par exemple dans la phrase *los besis aven feyt manipoli*, « les voisins avaient fait ligue » ? Plus tard, en français, le terme en question semble avoir, lui aussi, été confondu, en raison d'une certaine ressemblance phonétique, avec celui de *monopole*. Du moins, Villon emploie *monopole* comme synonyme de « cabale, complot ». Roquefeuil s'en sert également pour signifier « cabale, conspiration ».

XIX. — ZILHARRA; « argent ». Il serait difficile de ne pas supposer au terme basque une parenté avec son correspondant germanique dont l'origine est si obscure. Le fait est que l'on ne sait guère d'où proviennent l'allemand. *silber*, « argent », — vieux-haut-allemand. *silbar*, *silabar*, — anglo-sax. *seolofor*, *seolfor*, — angl. *silver*, — holland. *zilver*, — vieux-sax. *silubhar*, — suédois. *silfver* auquel se rattache plus ou moins directement le lapon-norvégien *silbba*. Le même mot se trouve répandu dans toute la famille letto-slave; cf. lithuanien *sidabras* (avec mutation du *l* ou du *r* slave en *d*), — prucien *sirablan* (à l'accusatif), — vieux-slave *sirebro*, — russe *tsérébro*, — polon. *srébro*. M. Schrader suppose le terme désignant l'argent dans ces idiomes emprunté à celui d'une ville grecque de l'Asie Mineure (*Ἀλσίη* ou *Σαλσίη*) qui faisait commerce avec les rives du Pont-Euxin. C'est ainsi que *bronze* est tiré du nom de la ville de Brindisi (Brundisium). Cette opinion semble peu soutenable aujourd'hui, M. S. Reinach ayant démontré que l'*Ἀλσίη*

des anciens poètes se trouvait dans le sud de l'Espagne, c'est-à-dire bien loin des pays sarmates et germaniques.

M. Kluge regarde avec toute raison, suivant nous, le nom de l'argent comme emprunté à des populations étrangères. Précisément, nous trouvons en vieil ougro-ostyak, comme le fait ressortir le savant finnologue Ahlqvist, *selwoh'* pour « argent ». Ce mot est formé de *sél*, « brillant », peut-être lui-même d'origine aryenne, et de *woh*, « cuivre ». La forme primitive de ce dernier composant devait être *vas*, comme le prouvent les formes laponnes *vesk*, *viësk*, *veikke*, *voëkke* « cuivre », — suomi *vaski*. La forme la plus primitive semble se rencontrer dans le hongrois *vas*, mais avec le sens de « fer ». De *selwoh* au vieux-haut-alem. *silbar*, au vieux-slavon *sirebro*, la différence n'est pas énorme et l'on peut admettre sans trop de difficulté un second *r* adventice.

En tout cas, la labiale suivant la liquide serait tombée en basque comme elle l'a peut-être fait pour *chala*, « veau ». Ce mot ne devrait-il pas, en effet, être rapproché de l'allemand *kalb* ; moy.-haut-alem. *kalp* ; vieux-haut-alem. *chalb* ; anglo-saxon, *cealf* ; angl. *calf* ; holland. *kalf* ; vieux-norr. *kalfer* ; suédois *kalf* « veau » ; gothiq. *kalbô*, « génisse d'un an ». Ce dernier mot, comme le fait remarquer M. Kluge, doit être rapproché du vieux-alem. *chalba* ; moy.-haut-alem. *kalbe* qui ont le même sens. La présence en euskara d'un nom d'animal domestique de provenance germanique n'offre, somme toute, rien de trop incroyable.

XX. — OSTOA, « feuille ». C'est un des termes dont l'origine semble la plus obscure. Le *t* semble ici faire partie du radical.

Signalons la ressemblance qu'offre, et pour la forme et pour le sens, ce mot avec son correspondant dans la plupart des dialectes ougro-finnois ; cf. lapon *lasta* ; tchermisse, *listaes* ; morduin, *latsa* ; zyriène, *lis*.

Les formes esthoniennes, *leht* ; suomi, *lehti*, bien que se rattachant visiblement à la même souche, sont cependant plus éloignées. On pourrait admettre une chute en euskara du *l* initial qui se constate également dans le terme *aderal-lua*, « brique », de l'esp. *ladrillo*.

Nous n'aurions certes pas osé chercher si loin des affinités au terme basque, si certains termes usuels ne lui étaient incontestablement communs avec les dialectes de l'Europe Orientale. Citons à preuve *katardea*, « écureuil », mot donné par Larra mendi, à rapprocher de l'ostyak *kouthyar*, « polatoulche, écureuil volant » — *sugea*, « serpent »; esthonien (forme dialectale), *siug*; zyriène, *tsogo* ou *thsogo* *kœi*, « vipère »; ostyak ienisséen, *thicg*, « serpent » — *sudurra*, « le nez »; morduin (dialecte Erkchane), *sudo* — *axeria*, *axaria*, « le renard »; ostyak, *vakshar*.

Peut-être conviendrait-il de rapprocher de ces termes quelques autres vocables dont les analogues doivent être cherchés dans les dialectes du Caucase; citons par exemple basque, *sagua*, « la souris »; géorgien, *thagwi* — *nigarra*, « larme »; ude *negh*. N'aurait-on pas quelque lieu de supposer qu'à une époque, sans doute fort reculée, les ancêtres des Basques furent, nous ne saurions trop dire comment, en relation avec certaines populations orientales?

Par un hasard singulier, la racine qui signifie « feuille » dans la plupart, sinon la totalité des dialectes ougro-finnois, se retrouve presque identique dans la plupart des dialectes slaves; citons comme exemple le lithuanien *laiškas*; vieux slavon, *listu*; polonais, *liśc*; tcheq. *litsky*.

Les Slaves auraient-ils pris ce mot aux populations antérieurement établies dans les bassins du Don et du Volga.

L'éminent Miklosich, sans recourir, il est vrai, à l'hypothèse d'un emprunt fait à l'étranger, n'indique pas pour ce terme de radical indo-européen. Il est certain que la forme laponne *lasta* offre une apparence plus archaïque, plus primitive que ses correspondants dans les autres dialectes ougro-finnois ou letto-slaves. Ajoutons par parenthèse que le zyriène *lis* pourrait bien, lui spécialement, avoir été pris au slavon. En effet, il possède, comme l'indique M. Wiedemann, à côté de la forme *lis*, un synonyme qui est *kær* dans le dialecte permien et *kor* pour les autres.

H. DE CHARENCEY.

NÉCROLOGIE

JAMES DARMESTETER.

L'œuvre de James Darmesteter est si étendue, si variée, qu'une étude complète prendrait trop de place. Je laisserai donc de côté ou je mentionnerai seulement en passant ses productions purement littéraires. Je m'abstiendrai également de répéter des détails biographiques qui sont déjà connus. Ce que je me suis spécialement proposé ici, c'est de retracer sa carrière de savant.

Bergaigne, déjà professeur à la Sorbonne et membre de l'Institut, disait qu'il considérait l'École des hautes études comme sa vraie patrie scientifique, et que là seulement il se sentait complètement chez lui. Je ne saurais dire si c'était tout à fait le sentiment de James Darmesteter, quoiqu'il fût ancien élève de l'École et quoiqu'il y ait enseigné pendant dix-sept ans. Un instinct secret, une sorte de force ascensionnelle, qui le poussait toujours plus loin et plus haut, l'empêchait peut-être de fixer de cette façon ses goûts et ses prédilections. Quoi qu'il en soit, celle-ci peut le revendiquer à bon droit comme un de ses enfants et comme une de ses gloires¹.

Agé de vingt-trois ans, il se demandait encore à quoi il emploierait ses aptitudes et son talent d'écrire, quand il fut con-

1. Inscrit à l'École, le 18 novembre 1872. — Élève titulaire, le 26 juin 1873. — Répétiteur de zend, le 21 octobre 1877. — Directeur adjoint, le 26 août 1880. — Directeur d'études, le 26 octobre 1893.

duit par le hasard ou amené par son frère à l'École des hautes études ; il était déjà licencié ès lettres et en droit, bachelier ès sciences. Il avait déjà esquissé des systèmes de philosophie et s'était essayé à la poésie. On pouvait craindre que tous ces dons ne fussent dispersés et gaspillés ; l'enseignement de l'École lui fit découvrir sa vraie voie.

Le sanscrit fut, avec la grammaire comparée, sa première étude. Réservé, presque renfermé en lui-même, il ne prenait la parole que rarement. Il fallait qu'il fût directement interpellé pour qu'il intervînt dans une discussion ; c'était alors ordinairement pour produire quelque rapprochement inattendu, ou pour formuler à demi-voix, mais en termes courts et précis, quelque solide objection. On sentait que l'acquisition des méthodes philologiques n'était pour lui qu'un jeu.

A la conférence de grammaire comparée on était alors occupé à l'élaboration d'un grand dictionnaire étymologique latin qui n'a jamais été terminé, mais dont divers articles, signés de noms d'élèves, les uns aujourd'hui très connus, les autres disparus, hélas ! existent dans les archives de la conférence¹. Il fut chargé, entre autres articles, du verbe *dare*, lequel, dans toutes les langues, mais surtout en latin, a une importance considérable.

Cet article du dictionnaire est ensuite devenu sa thèse latine de doctorat². La netteté de l'exposition, la clarté des divisions, la solidité des preuves frappèrent les juges de la Sorbonne, non moins que la qualité du latin, qui était bien telle qu'on pouvait l'attendre d'un ancien prix d'honneur du Concours général. Cette thèse latine n'a pas plus de trente-trois pages. Le même sujet a été repris plus tard avec plus de développement en Allemagne, sans qu'à l'augmentation du volume correspondît une augmentation proportionnelle des résultats.

Au verbe *dare* se rattache une étymologie publiée un peu plus tard, mais qui montre trop bien l'élégance que Darmes-

1. Je nommerai seulement ici Bard, Bergaigne, Dosson, l'abbé Gonnet, Charles Graux, Louis Havet, Melon, Nigoles, Paul-Oltramare, Léonce Person, Regnaud.

2. *De conjugatione latini verbi « dare »*. Paris, Franck, 1877.

teter savait donner aux choses les plus arides pour que nous ne la rapportions pas ici¹. Il s'agit du verbe *crē-dere*. Fr. Schlegel avait déjà rapproché le sanscrit *çrad-dadhāmi* « croire ». Mais qu'est-ce que *crē*? qu'est-ce que *çrad*? Benfey supposait que c'était un participe présent du verbe *çru* « entendre », grec *κλύω*, de manière que *credere* aurait signifié « prêter audience ». Une autre explication proposée par Bopp aurait identifié *çrad* avec la racine *çrath* « lier », la confiance étant ce qui lie. Mais le sens prêté à la racine *çrath* semble peu justifié; les textes donnent le sens tout contraire de « délier ». Darmesteter apporte une interprétation nouvelle qui lui est fournie par le zend. Dans les textes zends, la foi est appelée « l'action de donner son cœur ». Croire à quelqu'un, c'est donner son cœur ou livrer son âme à quelqu'un. Cette nuance de sentiment survit dans la locution sanscrite *çraddhajā* qui signifié « volontiers », comme elle survit dans certains emplois du latin *credere*. Tite-Live, par exemple, pour marquer que les chefs de l'armée romaine doutent des sentiments de leur armée plutôt que de son courage, dit : *consules magis confidere quam credere suis militibus*. Dans le sanscrit *çrad* nous avons une forme sœur du latin *cord-*, du grec *καρδ-ις*. Cette étymologie, en même temps qu'elle éclaircit le véritable sens du mot, restituait à la langue mère une de ses métaphores.

Nous avons un peu anticipé sur l'ordre chronologique. Au Collège de France, Darmesteter suivait alors les cours où j'expliquais les Tables Eugubines. Je lui dois plus d'une observation utile. Il en a consigné la plupart dans les *Mémoires de la Société de linguistique*. L'une des plus fines, et que je prends plaisir à citer, parce qu'elle n'a pas jusqu'à présent rencontré l'attention qu'elle mérite, est celle qui concerne la conjonction latine *an*. Le latin *an* n'a rien de commun avec le grec *ἄν*. Il signifie littéralement « ou bien est-ce que ». Darmesteter montre qu'il correspond en sa première partie à la conjonction grec *ἤ* « ou ». L'*n* est le reste de l'enclitique interrogative *ne*, comme dans *quîn* qui

1. *Mémoires de la Société de linguistique*, III, p. 52. Le germe s'en trouve déjà dans son devoir d'École.

est pour *quā+ně*, comme dans *sin* qui est pour *sī+ně*. Le sens disjonctif apparaît encore clairement dans cette phrase : *Utrum superbiam prius memorem an crudelitatem*, ou dans ce vers d'Horace :

Num furis, an prudens ludisne obscura canendo ?

Au latin, comme on vient de le dire, Darmesteter n'avait pas tardé à associer le sanscrit, qu'il apprenait aux leçons d'Hauvette-Besnault et de Bergaigne. Il étonnait ses maîtres par l'acuité de son intelligence et par la rapidité de ses progrès. Le moment vint bientôt de choisir une spécialité. Quand, ayant énuméré avec lui les différentes langues indo-européennes, avec les chances d'avenir qu'elles pouvaient lui présenter, je lui désignai la Perse comme un champ qui était tout spécialement fait pour lui, puisqu'il y pouvait utiliser sa connaissance de l'hébreu, et y trouver l'emploi d'autres facultés que je voyais en lui, quand j'ajoutai qu'après avoir fait mes premiers pas dans cette voie, j'avais été interrompu par les circonstances, mais que j'aurais plaisir à avoir un continuateur tel que lui, je vis subitement une flamme traverser ses yeux. Il avait entrevu quelle mine s'ouvrait à lui pour l'histoire des religions, pour la philosophie de l'histoire. A partir de ce moment, le centre de ses travaux fut la Perse ancienne. Pour le persan moderne et l'arabe, il trouva un guide dans un maître de conférences dont la science eut de trop bonne heure à déplorer la perte, le jeune Stanislas Guyard.

Sa première production fut sa thèse pour l'École des hautes études : *Haurvatât et Ameretât*¹. Elle contient l'explication d'une énigme à côté de laquelle avaient passé, sans la résoudre, tous les savants s'étant occupés avant lui de la mythologie perse. Je vais la rappeler avec quelque détail, pour donner une idée de sa manière de travailler.

Au-dessous d'Ormazd, le dieu suprême, se trouvent six génies appelés les *Ameshas-Çpentas* ou Saints Immortels (en persan moderne, *Amschaspands*), qui l'aident dans le gou-

1. *Bibliothèque de l'École des hautes études*, 23^e fascicule, 1875.

vernement du monde et lui portent secours dans sa lutte contre les démons. A chacun de ces six génies est spécialement consacrée une partie de la création. A chacun est opposé un démon spécial, créature d'Ahriman. Ces génies portent des noms abstraits, désignant des qualités divinisées, savoir :

<i>Vohu Manô.</i>	« Le bon esprit ».
<i>Asha Vahista.</i>	« La pureté parfaite ».
<i>Khshathra Vairja.</i>	« Le bon gouvernement ».
<i>Spenta Armaiti.</i>	« La sainte piété ».
<i>Haurvatât.</i>	« L'intégrité ».
<i>Ameretât.</i>	« L'immortalité ».

Selon les Perses, *Haurvatât* (en langue moderne, *Khordât*) est le maître des eaux; *Ameretât* (en langue moderne, *Amar-dât*) est le maître des plantes. *Haurvatât* et *Ameretât* sont deux divinités qui marchent de compagnie, et qui sont ordinairement invoquées ensemble. Les péchés contre *Haurvatât* sont les péchés envers l'eau; les péchés contre *Ameretât* sont les péchés envers les plantes. Quelquefois *Haurvatât* signifie tout uniment l'eau, et *Ameretât* le bois, à peu près comme en latin Bacchus et Cérès servent en poésie à désigner le vin et le pain. Plutarque qui, dans son traité d'Osiris et d'Osiris, énumère les Amschaspands de la Perse, donne des deux derniers une définition un peu différente. Il appelle le premier *σεδν πλούτου*; il dit que le second est l'auteur *τῶν ἐπὶ τοῖς καλοῖς ἡδέων*. Dans cet ensemble de données, il y a évidemment du désordre et de l'incohérence. Quel rapport y a-t-il entre ces noms abstraits et les objets matériels qui leur sont associés? Quel est le sens exact de ces abstractions? Comment accorder les interprétations données par Plutarque avec l'interprétation perse? Autant de questions à éclaircir.

C'est plaisir de voir Darmesteter débrouiller cet écheveau. Il s'avance pas à pas, s'appuyant constamment sur les textes et s'autorisant toujours de la tradition. Nous ne pouvons donner ici qu'un sec résumé de cette démonstration qu'il faut lire tout au long en son livre. Il commence par montrer que *Haurvatât* désigne, non l'intégrité en général, mais l'intégrité du corps, c'est-à-dire la santé; que *Ameretât* ne désigne pas l'immortalité au sens où nous l'entendons, mais

la préservation de la mort, le non-mourir. Or, d'après une croyance dont on trouve l'expression à toutes les pages de l'Avesta et des Védas, l'eau et les plantes sont le meilleur préservatif contre la mort, le meilleur auxiliaire de la santé : on comprend dès lors pourquoi on a attribué, comme domaine spécial, les plantes et les eaux à *Amarddâd* et à *Khordâd*, pourquoi aussi ces deux génies sont particulièrement associés ensemble ; ils sont entre eux dans le ciel comme la longue vie et la santé sont sur la terre, comme les plantes et les eaux le sont dans la nature. L'interprétation de Plutarque, un peu obscure, repose sur une explication inexacte, mais déjà donnée par les livres parses, *Haurvatât* ayant été quelquefois pris dans le sens d'abondance, et *Ameretât* ayant désigné le dieu qui récompense les justes. Quant aux deux démons qui leur sont opposés, *Zairica* et *Tauru*, l'un signifie la consommation, et l'autre la maladie, et non pas la faim et la soif, comme traduisent les Parses.

Ainsi, ajoute avec une pointe de mélancolie le jeune auteur, nous retrouvons ici le même vœu que l'humanité n'a cessé d'adresser au ciel depuis qu'elle existe : *longue vie et santé*. L'analyse savante, arrivée à son terme, ne trouve pas autre chose que ce souhait, si souvent répété par les poètes, en toutes les langues, dans toutes les religions, et qui est au fond de tant de vœux et de prières.

Une seconde publication, qui lui valut le titre de docteur ès lettres, a pour titre : *Ormazd et Ahriman, leurs origines et leur histoire* ¹. Je ne saurais entrer dans l'analyse détaillée de ce livre, qui est une exposition complète du système mazdéen. Je veux seulement en extraire les lignes suivantes, qui donneront un échantillon de sa façon de présenter et de résumer les choses : il veut montrer en quoi le monothéisme zoroastrien diffère du monothéisme sémitique :

« Le mazdéisme marche vers un ordre hiérarchique régulier. Les dieux perdent leur indépendance, leurs mouvements entrecroisés se subordonnent. L'idée enfermée dans le nom de *dâtâr* « créateur » fait lentement son chemin et tend à niveler sous une autorité unique les vieilles indépendances

1. Bibliothèque de l'École des hautes études, 29^e fascicule, 1877.

divines, à ramener à une source unique de vie ces grandes existences distinctes et autochthones. Les dieux ne naissent plus selon la loi de leur nature ; ils deviennent fils d'Ahura-Mazda. C'est là la tendance du mazdéisme, mais une tendance qui n'a point donné tout ce qu'elle contenait en germe, et maintes fois, au moment même où Ahura se déclare maître et créateur souverain des dieux, à côté de la formule nouvelle et officielle par laquelle il met sur ses subordonnés l'empreinte de son autorité, les formules antiques protestent et maintiennent la vieille autonomie... »

Examinant ensuite l'idée, alors généralement admise en Allemagne, d'une séparation violente entre Indous et Iraniens, d'une révolution religieuse qui aurait produit une sorte de schisme, dont l'Avesta serait le *Credo*, il réfute un à un tous les arguments sur lesquels repose cette hypothèse. Je me fais un plaisir de transcrire le passage qui résume cette argumentation :

« L'opposition des deux branches n'est qu'un fait de grammaire, et c'est sur des accidents de langage que se trouve fondée toute la théorie du schisme religieux. En réalité, rien dans les conceptions mazdéennes qui ne se rattache directement et par un lien continu aux conceptions indo-iraniennes ; partout l'évolution, nulle part la secousse violente, rien d'une révolution brûlant ce qu'elle avait adoré. Sans doute, mazdéisme et védisme diffèrent ; le contraire serait merveilleux, puisque ces deux développements de la religion d'unité sont des développements séparés et indépendants ; c'est ainsi que le sanscrit et le zend diffèrent, et qu'ils doivent différer, parce que ce sont des développements séparés et indépendants de la langue d'unité. Bref, ces mots : « le mazdéisme est une réaction contre le védisme » ou « contre la religion indo-iranienne » offrent tout juste autant de sens qu'en offriraient ceux-ci : « le zend est une « réaction contre le sanscrit ¹ ».

1. Il me sera sans doute permis d'ajouter que quinze ans plus tôt, j'avais, dans un mémoire couronné par l'Institut, présenté avec moins de développement les mêmes arguments. Après la publication de sa thèse, Darmesteter me demanda communication du manuscrit, et prit plaisir avec moi à constater la coïncidence de notre manière de voir.

Le livre sur *Ormazd et Ahriman* est l'exposé le plus clair et le plus saisissant du développement historique d'une religion qui, prenant naissance parmi les croyances mythiques des périodes primitives, est peu à peu arrivée, par un long effort d'abstraction et de réflexion, à une sorte de système philosophique où tout est expliqué et motivé. Ce n'est point au moyen d'une reconstruction *a priori* que l'auteur nous fait assister à ce spectacle, mais par l'enchaînement des textes, qu'il se contente de replacer en ordre et de remettre en pleine lumière. Rarement la philologie a si bien accompli sa tâche, s'il est vrai que, selon la définition de Böckh, son œuvre soit de faire comprendre et repenser à l'homme ce qu'il a autrefois conçu et pensé. Celui qui relit aujourd'hui cette thèse ne peut même s'empêcher de penser que le jeune docteur ès lettres de 1877 s'est montré, sur certains points historiques, plus prudent et plus sobre que ne devait l'être en 1893, dans la préface de son édition définitive du Zend-Avesta, le professeur au Collège de France. Mais ce n'est point ici le moment d'insister sur ces variations.

Ces deux essais avaient attiré sur James Darmesteter l'attention de M. Max Müller, qui préparait alors sa grande publication des *Sacred books of the East*. Il le chargea des livres sacrés de la Perse. Dès 1880, le premier volume d'une traduction (en anglais) de l'Avesta put paraître¹. Quoiqu'il ait repris plus tard en français et sous une forme plus étendue la même œuvre, cette traduction anglaise garde toute sa valeur. Certaines recherches historiques qu'on lit dans cette édition n'ont pas été reproduites plus tard. Pour l'usage de ceux qui ne l'auraient pas entre les mains, je vais en dire ici quelques mots.

Il commence par donner l'histoire des études zendes, depuis Hyde jusqu'à notre temps, et ici nous le voyons exposer pour la première fois une controverse sur laquelle il aura souvent à revenir par la suite, savoir l'opposition entre la méthode comparative, représentée par Roth, Benfey,

1. Oxford. *At the Clarendon Press*. On en prépare en ce moment une seconde édition.

Haug, et la méthode traditionnelle, défendue par Spiegel et Justi.

Pour la première de ces deux écoles, les textes zends remontent à un âge fabuleux, dont le commentaire pehlvi, appartenant à une époque de beaucoup postérieure, a complètement perdu le sens et l'intelligence : heureusement il y a un moyen de pénétrer dans ces monuments, ce sont les Védas, car l'Avesta et les Védas sont les échos d'une seule et même voix, les reflets d'une seule et même pensée. Pour bien entendre les livres mazdéens, il faut donc, avant tout, les rapprocher de la langue et des croyances védiques.

A ceci, l'école traditionnelle répond que parenté n'est pas identité, qu'en expliquant le zend par le sanscrit, on s'expose à de continuelles erreurs¹, et qu'en outre on affaiblit volontairement l'originalité de cette étude, puisque le point intéressant dans les livres zoroastriens, ce n'est pas de savoir en quoi ils rappellent les Védas, mais c'est de savoir en quoi ils diffèrent des Védas. D'ailleurs, pour affirmer que les deux religions représentent un même ensemble de croyances, il faudrait être sûr qu'elles sont l'une et l'autre du même temps et que, des deux parts, la rédaction s'en est faite en des conditions pareilles : toutes choses à démontrer.

Entre ces deux écoles, Darmesteter essaye une conciliation : si la méthode comparative montre d'où l'on est parti, la tradition est là pour faire voir où l'on est arrivé. L'une et l'autre sont donc également utiles. Mais il faut commencer par consulter la tradition, car on a besoin de bien connaître la religion dont on parle avant de chercher à en comprendre la formation. Sur ce point fondamental, Darmesteter n'a jamais varié, et à mesure qu'il avancera en âge et en connaissance de son sujet, il deviendra partisan plus décidé de la tradition. Il a même fini par déclarer qu'il l'avait trouvée juste en son ensemble et ayant gardé la vraie intelligence des textes. Le seul commentaire sûr et authentique de

1. Les exemples qu'il cite sont topiques : *mrga* signifie « chevreuil » en sanscrit, mais *meregha* signifie « oiseau » en zend ; *manju* est la colère en sanscrit, mais *mainju* désigne l'âme en zend, etc.

l'Avesta, a-t-il fini par dire, est dans le *Shâh Nâmeh*, le *Bundehesh* et le *Folk-lore* persan.

Aujourd'hui cette discussion entre les deux écoles paraît près de finir. La thèse du savant français, sans cesse confirmée par de nouveaux exemples, a été peu à peu, d'une façon plus ou moins explicite, reconnue par ses adversaires : il n'y aura bientôt plus qu'une seule école d'interprètes sur l'Avesta. On peut même supposer que l'effet de cette controverse se fera sentir au delà des limites de la philologie iranienne, et que la philologie sanscrite en ressentira le bienfaisant contre-coup. Déjà l'explication des Védas au moyen du seul secours de l'étymologie est abandonnée. Quoiqu'il faille se garder des conclusions par analogie, et que le bien-fondé de la tradition mazdéenne ne prouve rien pour la rectitude de la tradition indoue, cependant nous voyons, par des indices certains, que les ritualistes recrutent chaque jour de nouveaux adhérents. Il faut d'ailleurs faire ici la part des écrits de Bergaigne, qui avec moins d'élégance et de clarté, mais avec non moins de force et d'originalité, a ramené l'interprétation védique dans les voies d'où l'esprit de système l'avait fait sortir.

Un autre chapitre intéressant, c'est celui où il cherche à déterminer la vraie patrie primitive du culte mazdéen. Par une série d'observations et d'inductions, il vient à supposer que le berceau du mazdéisme a été, non la Perse comme on pourrait le croire, mais la Médie. Hérodote, énumérant les tribus (γένη) de la Médie, nomme entre autre les *Mages* (Μάγισ). Mais il n'a pas l'air de supposer que ce soit le même nom que quand il nomme les sacrificateurs et les prêtres de la Perse, qui, comme on sait, s'appellent aussi les *Mages*. A l'instar d'Hérodote, tous les historiens grecs citent comme habitant la Médie τὸν Μάγων ἔθλον « la race des Mages », sans y rattacher aucune conclusion historique. Darmesteter est le premier qui se soit avisé de faire cette observation très simple, que, comme chez les Hébreux, le sacerdoce dans l'empire perse était le privilège d'une tribu¹. Les

1. C'est ce qui est vrai encore aujourd'hui chez les Parses de Bombay : les *mobeds* sont choisis dans une caste à part.

Perses acceptaient, tout en le haïssant, ce privilège d'une race qu'ils avaient combattue et soumise. On détestait ces étrangers : mais on les appelait au sacrifice, parce qu'eux seuls ils connaissaient les rites. L'histoire de Smerdis le Mage et la Magophonie s'expliquent par cette vieille opposition.

Darmesteter publia deux volumes de cette traduction anglaise¹ : quand il fut arrivé au tome III, qui devait contenir le Yaçna, un érudit américain, M. L.-H. Mills, lui fit savoir qu'il s'occupait lui-même depuis longtemps d'une traduction de ce texte. Avec cet oubli de soi qui caractérise le vrai mérite, convaincu d'ailleurs que toute traduction du Yaçna pour laquelle on n'aurait pas de secours nouveaux serait nécessairement défectueuse, il céda à M. Mills l'honneur d'achever la publication².

Tout en travaillant à ce grand ouvrage, il avait fait paraître dans plusieurs recueils ou présenté à divers corps savants des œuvres de moins longue haleine, qui furent bientôt en assez grand nombre pour former les deux volumes intitulés *Études iraniennes*³.

Le premier volume est un essai de *Grammaire historique de la langue persane*, qui avait obtenu de l'Institut, en 1881, le prix Volney. Il ne faut pas y voir une grammaire persane au sens habituel du mot : l'auteur passe sous silence les faits qu'il juge suffisamment connus, ne s'arrêtant que sur ceux où il peut apporter quelque lumière nouvelle. Aussi l'attention du lecteur est-elle constamment tenue en éveil ; car il a le plaisir à tout moment de découvrir le lien entre deux phénomènes qui semblaient indépendants, la raison d'un fait jusque-là inexplicable, la rectification d'une erreur généralement accréditée. Tous les procédés les plus délicats de la grammaire historique sont employés avec une merveilleuse aisance : il semble qu'on assiste à une expérience de laboratoire, faite par un savant consommé, qui serait en même temps le plus habile praticien, sur quelque substance encore

1. Le tome I contient le Vendidad ; le tome II, les Yashts, les Sirôzahs et les Nyâyishs.

2. Cf. *Revue critique*, 1883, 26 nov., p. 438.

3. Vieweg, 1883.

imparfaitement analysée, dont il s'agit de dégager les éléments et de constater les propriétés. Phonétique, conjugaison, formation des mots, autant de chapitres touchés de main de maître. La syntaxe est constamment mise en rapport avec la morphologie, en quoi cette grammaire persane est en avance sur la plupart des ouvrages du même genre.

Le tome deuxième est une réunion d'articles critiques parus dans divers recueils, suivis de notes lexicographiques, et terminés par un certain nombre de textes orientaux inédits. Comme critique, Darmesteter se contente rarement d'apprécier un livre : il y ajoute, il le complète, quelquefois il en remanie le plan. De cette façon, ses articles sur Spiegel, Justi, Geldner, Haug, West, Geiger, Nöldeke méritent d'être consultés à côté des volumes eux-mêmes. Ses notes lexicographiques doivent compter parmi ce qu'il a écrit de meilleur : presque toujours il s'agit de mots importants, appartenant à la mythologie, ou faisant partie de la langue du droit ou du rituel.

Enfin, Darmesteter n'avait pas encore fait ses preuves comme publicateur de textes inédits : il donne, pour finir, un choix de textes sanscrits, pehlvis, persans, du fonds Burnouf et de l'*East-India Office Library*. Il n'est pas plus embarrassé par le sanscrit barbare de Nériosengh qu'il n'est arrêté par les incertitudes bien connues de l'écriture pehlvie, et il songe si peu à se prévaloir de tant de difficultés vaincues, qu'il a relégué ces textes à la fin de son recueil, comme on ferait de pièces justificatives.

La même année où paraissaient les deux volumes d'*Études iraniennes*, il publiait chez un autre éditeur un volume d'*Essais orientaux*¹. Ce sont des morceaux s'adressant à un cercle de lecteurs plus étendu, et traitant en langage accessible pour tout esprit lettré quelques-unes des plus hautes questions de la philologie et de l'histoire.

Ernest Renan seul avait montré cet art de présenter sous une forme attrayante et en une langue irréprochable les graves et délicats problèmes de la philosophie religieuse. A

1. *Essais orientaux*, par James Darmesteter, 1883. A. Lévy, 13, rue Lafayette.

ceux qui croient que le soin minutieux du détail a pour effet d'abattre le vol de la pensée, on peut montrer, comme une preuve du contraire, chez Darmesteter, l'association de la généralisation la plus haute et de la précision la plus exacte. Si le grand public, distrait par la politique, ou déjà familiarisé avec ce genre de considérations, n'a pas fait à son livre tout l'accueil qu'il méritait, il a, du moins, obtenu l'admiration des vrais connaisseurs.

En 1884, Adolphe Regnier étant mort, Ernest Renan quitta le poste de secrétaire de la Société asiatique, qu'il avait occupé après Jules Mohl, pour monter au siège de président. James Darmesteter fut nommé à la place de Renan : honneur redoutable, puisqu'il lui imposait l'obligation de ces Rapports si difficiles à écrire, si difficiles à faire accepter, où, à l'exemple de ses prédécesseurs, il devait énumérer et juger toutes les nouvelles publications orientales. Quoiqu'on attendit beaucoup de lui, il trouva moyen de surprendre ceux qui le connaissaient le mieux, en se montrant toujours également informé sur tous les points de cette immense littérature. On le vit analyser des textes arabes, discuter des questions relatives à l'Assyrie, émettre en son propre nom des conjectures sur une parenté entre l'art persan et l'art chinois, se mouvant sans difficulté parmi cette foule de livres de toute provenance et de tout langage. Chemin faisant, il lui échappe des aperçus imprévus, des considérations historiques ou philosophiques, comme à un homme qui éprouve le besoin d'élever pour un instant sa pensée au-dessus de son labeur.

C'est ce même besoin de reposer ses yeux sur quelque chose de nouveau, non moins que le désir de compléter ses sources d'information, qui lui fit concevoir le désir d'aller visiter sur place les derniers et vénérables représentants de la religion mazdéenne. Il partit pour l'Inde en 1886. S'il ne fut pas admis, comme il l'espérait, à voir de ses yeux la célébration du sacrifice, pour l'accès duquel il faut être *beh-dîn*, c'est-à-dire sectateur de la bonne religion, il eut l'avantage d'en obtenir, par d'anciens manuscrits, des descriptions minutieuses et complètes, plus complètes même que ne l'aurait été le témoignage des yeux, car elles s'éten-

dent à un cérémonial en partie périmé. Reçu avec empressement par la colonie parsie, ainsi que par les hauts fonctionnaires du gouvernement anglais, il voulut que son passage parmi les Mazdéens profitât à la science. Comme il avait été invité à délivrer, selon le terme consacré, une conférence, il saisit l'occasion pour proposer la création d'un *Jubilee Pehlvi Fund*, destiné à la publication de textes inédits, et la formation d'une Société *ad hoc*, sur le modèle de notre *Société des anciens textes*¹.

Sur les onze mois qu'il resta dans l'Inde, il en passa près de trois à Bombay; il eut la satisfaction d'aller saluer de loin, à Surate, les vieux bâtiments de la Douane où avait vécu ignoré, où avait travaillé solitairement, cent vingt-cinq ans auparavant, un autre Français, son prédécesseur à Bombay et dans l'étude du zend, Anquetil-Duperron. Il y a peu de similitude entre les deux savants : ni par la portée de l'intelligence, ni par le caractère, ni par le point de départ, ils ne se ressemblent. Mais quoique inspirés de motifs bien différents, ils ont du moins une chose en commun, à savoir la grande curiosité; ils ont contribué également l'un et l'autre à l'honneur scientifique de la France. Par une touchante attention de ses hôtes parsis, Darmesteter put rapporter à Paris, et déposer à la Bibliothèque nationale, auprès des manuscrits d'Anquetil, le grand Vendidad-Sadé sur lequel celui-ci avait autrefois fait sa traduction.

Quand la saison chaude fut venue, Darmesteter alla chercher, sur les premières hauteurs de l'Himalaya, dans les districts de Péchawer et de Hazara, un de ces *sanatoria* où les familles anglaises passent les mois les plus lourds de l'année. Il y recueillit ces *Chants afghans*, qui, outre l'avantage de faire connaître une littérature populaire encore inexplorée, lui permirent d'établir, par des observations d'une extrême ténuité, l'exacte descendance de la langue afghane. De là aussi il envoya à un journal quotidien ses *Lettres sur l'Inde*, où l'on voit déjà poindre le désir d'une publicité plus étendue et plus mondaine. Quoique contenant

1. *Parsism, its place in history*. A lecture delivered at Bombay by professor James Darmesteter. Bombay, printed at the « Voice of India » Printing Press, 1887.

des faits curieux, la lecture de ces lettres a quelque chose de fatigant par leur style trop brillant, qui dénote une surexcitation intérieure.

Une fois revenu en France, il fut repris par le travail quotidien. Il s'en délassa par des études qui le reportaient de plus en plus vers les premières impressions de sa jeunesse. *Les Prophètes d'Israël* (1891), *De l'Authenticité des prophètes* (même année), sont des morceaux où l'émotion a presque autant de part que la critique scientifique. Je n'ai pas à m'en occuper ici. Je me contenterai, pour donner la note nouvelle qu'on entend résonner dans ces écrits, de transcrire les lignes suivantes : « Malheur au savant qui aborde les choses de Dieu sans avoir au fond de sa conscience, dans l'arrière-couche indestructible de son être, là où dort l'âme des ancêtres, un sanctuaire inconnu d'où s'élève par instants un parfum d'encens, une ligne de psaume, un cri douloureux ou triomphal qu'enfant il a jeté vers le ciel... »

Une influence bienfaisante, un cœur de femme, introduisit enfin le bonheur comme un hôte nouveau à son foyer et rendit la sérénité à son esprit. Nous lui devons le monument auquel le nom de Darmesteter restera chez nous attaché : la traduction française du Zend-Avesta, avec commentaire historique et philologique, et avec une préface qui forme à elle seule un ouvrage¹. Tout ce grand travail fut achevé en moins de trois ans, tant la matière en était présente à son esprit, tant il avait tourné et retourné dans sa tête toutes les données du problème. A la première page est inscrit le nom de Mary Darmesteter, « sur la prière de laquelle cette traduction a été reprise et terminée ».

J'ai longuement apprécié ailleurs cette publication². On

1. Trois volumes formant les tomes XXI, XXII et XXIV du *Musée Guimet*.

2. *Journal des Savants*, décembre 1893, janvier et mars 1894. Encore une fois, ce n'est pas ici le lieu de nous arrêter aux différences qu'on peut constater entre la traduction anglaise et la traduction française. Sur des points importants traités dans la Préface, par exemple sur l'âge probable de l'Avesta, sur la possibilité d'influences étrangères, l'opinion du traducteur a changé. Nous nous contentons de signaler aux éranistes ces divergences sans les discuter. Il se peut que les retouches aient été quelquefois moins heu-

me dispensera d'y revenir. En réalité, c'est l'œuvre d'une vie entière. L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, ayant à décerner en 1893 le prix décennal de 20,000 francs pour l'ouvrage qui honore le plus la science française, lui a attribué cette haute récompense.

Darmesteter pensa sans doute qu'il avait, pour un temps, payé sa dette à la philologie iranienne. Rien de nouveau, sur ce champ d'études, ne sollicitait son esprit. D'autre part, depuis quelque temps, il se sentait attiré vers la littérature, vers les hautes questions de politique intérieure et étrangère. Il était séduit par le souvenir d'Ernest Renan, dont il venait de donner un portrait fait de main de maître. On lui offrit la direction d'une grande Revue : il accepta. Tous ceux qui l'ont vu à l'œuvre sur ce terrain si différent retrouvèrent chez lui la même aisance, la même fécondité, la même éloquence un peu oratoire. Il allait enfin avoir le public de son choix : il allait exercer une action sur la marche des affaires humaines. Deux ou trois articles, d'une allure magistrale, montrèrent que cette ambition n'était pas trop haute. Mais il avait trop compté sur ses forces. Le temps lui a manqué pour conquérir dans la presse européenne la place à laquelle il aspirait et que sans doute il aurait obtenue. Il a succombé, le 19 octobre, presque subitement, à une maladie du cœur dont il souffrait depuis quelques mois.

Si multiple que soit son œuvre — car il a écrit sur Wordsworth, sur Browning, sur Shakespeare, il a composé des poèmes philosophiques — on peut y distinguer deux parts : d'un côté, les vues d'ensemble, les grandes généralisations, les perspectives lointaines ; de l'autre côté, les recherches de détail. S'il fallait choisir, nul doute que le plus grand nombre irait aussitôt à la première part. Mais à ceux qui ont lu tout ce qui est sorti de sa plume, il sera permis d'avouer qu'ils mettent autant de prix à la seconde. C'est, en tout cas, celle qui est le plus assurée de durer. Aux philosophies d'aujourd'hui succéderont, selon les événements

reuses que le dessin primitif. Il se peut que le goût croissant de Darmesteter pour les grandes synthèses historiques l'ait quelquefois entraîné trop loin.

du jour, d'autres philosophies qui les feront oublier, pour s'évanouir ensuite à leur tour. Mais le progrès qu'on doit à Darmesteter dans le domaine scientifique est acquis à jamais. Supérieur en ceci à Renan, il est sans rival dans les questions techniques.

Ce simple fait peut caractériser son œuvre : le zend, comme il l'avait reçu, était une province à peu près sans maître, livrée à toutes les incursions et compétitions des voisins : il la transmet disciplinée, pacifiée, débarrassée des contacts douteux, soumise comme les autres, mieux que plusieurs autres, à des méthodes certaines. C'est là un service qui restera dans les mémoires aussi longtemps que l'exégèse religieuse, que la critique de texte, que la science du langage compteront des adeptes.

En prenant congé de mon ancien élève, de mon ami James Darmesteter, je reporte les yeux en arrière, je revois l'espace parcouru, et il me revient à l'esprit une pensée qu'on trouve retournée en un grand nombre de façons sur les tombeaux romains, mais dont l'expression la plus simple se lit sur une épitaphe de la Gaule cisalpine : *Æquius fuerat te hoc mihi fecisse.*

Michel BRÉAL.

BIBLIOGRAPHIE

PAR E. BLOCHET.

1875.

Haurvatât et Ameretât. Essai sur la mythologie de l'Avesta. — Paris. Vieweg, 1875, in-8° [*Bibliothèque de l'Éc. des h. é.*, fasc. 23].

1876.

Revue critique. Compte rendu des ouvrages suivants :

Avesta, livre sacré des sectateurs de Zoroastre, trad. par C. DE HARLEZ, t. I. Liège, 1875 [II, p. 193-196].

JULIEN (Fél.), *Voyage au pays de Babel*. Paris, 1876 [II, p. 225-227].

MÜLLER (Max), *Chips from a german workship, IV*. London, 1875 [II, p. 401-406].

1877.

Ormazd et Ahriman, leurs origines et leur histoire. — Paris, Vieweg, 1877, 360 p. in-8° [*Bibliothèque de l'Éc. des h. é.*, fasc. 29].

De conjugatione latini verbi « dare ». — Lutetiae Parisiorum, Vieweg, 1877, in-8°.

Revue critique. Comptes rendus de :

Die Pehleviversion des ersten Capitels des Vendidad, her. v. W. GEIGER. Erlangen, 1877 [II, p. 81-91].

JAMASPJI, Dastur Minocheherji Jamasp Asana, *Pahlavi, Gujarāti and English dictionary*. I. Bombay, 1877 [II, p. 146-152]. — Cf. 1880 et 1883.

1878.

La légende d'Alexandre chez les Parses (dans *Mélanges publiés par la Section hist. et phil. de l'Éc. des h. é.*, pag. 83-99). Paris, 1878, in-8° [Fasc. 35 de la *Bibl.*].

Revue critique. Compte rendu de :

A. DE GRISY, *Histoire de la comédie anglaise au XVII^e siècle*. Paris, 1878 [II, p. 29-30].

1879.

Origine et développement de la religion étudiés à la lumière des religions de l'Inde. Leçons faites à Westminster-Abbey par F. Max Müller, trad. de l'anglais par J. Darmesteter. — Paris, C. Reinwald, 1879, xvi-347 p. in-8°.

La chute du Christ. Poème, traduit de l'anglais. — Paris, Charavay frères, 1879, in-18 [Anonyme].

Revue critique. Comptes rendus de :

WILHEM (Eugène), *De verbis denominativis linguae bactricae*. Eisenach, 1879, in-4° [I, p. 439-440].

HAUG (Martin), *Essays on the sacred language, writing and religion of the Parsis*, 2^d ed. by E. WEST. London, 1878 [II, p. 131-137].

Aogemadaêcâ, ein Pârsentractat. . . ubers., erkl. und mit Glossar versehen v. W. GEIGER. Erlangen, 1878 [II, p. 161-166].

GELDNER (Karl), *Ueber die Metrik des Jüngerer Avesta*. Tübingen, 1877 [II, p. 361-369].

1880.

The Zend-Avesta. Part. 1. The Vendidad translated by James Darmesteter [Sacred Books of the East... édité by Max Müller, vol. IV]. — Oxford, Clar. pr. 1880, in-8°. — Cf. 1883.

Revue critique. Comptes rendus de :

SPIEGEL (Fr.), *Erânische Alterthumskunde*, III. Leipzig, 1878.
— JUSTI (Ferd.), *Geschichte des alten Persiens*. Berlin, 1879 [I, p. 145-152].

Bibliotheca Rabbinica. eine Sammlung alter Midraschim, zum erstern Male ins Deutsche übertragen v. Aug. WÜNSCHE. 1^e Lief. Der Midrasch Kohelet. Leipzig, 1880 [I, p. 265-267].

NÖLDEKE (Th.), *Geschichte des Artachshir i Pâpakan*. Gottingen, 1879 [I, p. 305-310].

JAMASPJI, *Pahlavi, Gujarâti and English Dictionary*. II. Bombay, 1879 [I, p. 431-432]. — Cf. 1877 et 1883.

OPPERT (Jules), *Le peuple et la langue des Mèdes*. Paris, 1879 [I, p. 485-494].

MONIER WILLIAMS, *Modern India and the Indians*. London, 1879 [II, p. 141-142].

MOHL (Jules), *Vingt-sept ans d'histoire des études orientales*. Paris, 1880 [II, p. 201-204].

1881.

Shakespeare, Macbeth. Édition classique. — Paris, Delagrave, 1881, in-12.

Coup d'œil sur l'histoire du peuple juif. — Paris, C. Lévy, 1881, in-8°.

Lectures patriotiques sur l'histoire de France, à l'usage des écoles primaires. — Paris, Delagrave, 1881, in-12 [sous le pseudonyme de J. D. Lefrançais].

Journal asiatique :

Observations sur le Vendidad [7^e série, t. XVII, p. 435-514].

Indian Antiquary. Compte rendu de :

The Sacred Books of the East, vol. V. *Pahlavi Texts*, transl. by E. W. West. Part. 1. 1880 [X, p. 123-124].

Revue critique. Comptes rendus de :

LÉVÊQUE (Eugène), *Les Mythes et les Légendes de l'Inde et de la Perse*, etc. Paris, 1881 [I, p. 141-147].

Shakespeare's tragedy of Coriolanus, ed. by W. J. ROLFE. Cambridge, Mass. New-York, 1881 [II, p. 394-495].

A Hebrew grammar with exercises, selected from the Bible, by Ada S. BALLIN and F. L. BALLIN. London, 1881 [II, p. 409-410].

Revue critique. Compte rendu de :

NÖLDEKE (Th.), *Geschichte der Perser und Araber...*, aus dem arab. Chronik des Tabari übersetzt. Leyden, 1879 [XVI, p. 191-201].

GENER (Pompeyo), *La Mort et le Diable*. Paris, 1880 [XVII, p. 165-166].

1882.

Byron. Child Harold's Pilgrimage. Édition classique. — Paris, Delagrave, 1882, in-12.

Journal asiatique :

Communication sur la restitution de l'épithète qui, dans l'histoire des Sassanides de Tabari, accompagne le nom d'Arish (montrant que le Keresavazdem du Yasht XIX est le frère d'Afrasiab, dont le nom figure dans le Shâh Nâmah sous la forme Garsivaz). [XIX, p. 512].

Revue critique. Compte rendu de :

VINNING (Edw. P.). *The mystery of Hamlet*. Philadelphie, 1881 [I, p. 31-32].

MYERS. *Wordsworth*. London, 1881 [I, p. 45-50].

GEIGER (Wilh.). *Handbuch der Awestasprache*. Erlangen, 1879 [I, p. 61-64].

SHAIRP (J. Campbell), *Aspects of poetry*^a. Oxford, 1881 [I, p. 172-176].

BARTHOLOMAE (Chr.). *Die Gâthâ's und heiligen Gebete des Altirânischen Volkes*. Halle, 1879 [I, p. 181-182].

ELZE (Karl), *Lord Byron*. 2 Ausg. Berlin, 1881 [I, p. 214].

JABA (Aug.), *Dictionnaire kurde-français*, p. p. Ferd. JUSTI. Saint-Petersbourg. — F. JUSTI, *Kurdische Grammatik*. Saint-Petersbourg, 1880, in-4°. — F. JUSTI, *Ueber die Mundart von Yezd*. 1880 [I, p. 261-266].

Revue historique. Compte rendu de :

FRIEDLAENDER (M. H.). *Geschichtsbilder aus der nachtalmudischen Zeit*. Brunn, 1880 [XIX, p. 187-188].

1883.

Essais orientaux. — Paris, A. Lévy, 1883, in-8°.

Études iraniennes. — Paris, Vieweg, 1883, 2 vol. in-8°.

Essais de littérature anglaise. — Paris, Delagrave, 1883, in-12.

The Zend-Avesta, Part II [Sacred Books... vol. XXIII]. — Oxford, Clar. pr. 1883, in-8°. — Cf. 1880.

Journal asiatique :

Fragment d'un Commentaire sur le Vendidad (suite) [8^e série, t. I, p. 101-122]. — Cf. 1880.

Communication sur l'origine de la légende mythique du Rig-Véda qui fait naître la Lune de la pensée de l'Être suprême et le Soleil de son regard [I, p. 265-267].

Rapport annuel [II, p. 19-122].

Revue critique. Comptes rendus de :

JAMASPJI, *Pahlavi, Gujarâti and English Dictionary*. III. Bombay, 1882 [I, p. 81-83].

MALABARI (Behramji M.), *In Memoriam*. Bombay, 1882, etc. [I, p. 101-104].

Pahlavi texts, translated by E. W. WEST. II. Oxford, 1882 [I, p. 301-307].

PHIPSON (Emma), *The Animal-lore of Shakespeare's time*. London, 1883 [II, p. 401-483].

HERBERT, *The Temple; Sacred poems*, ed. by SHORTHOUSE. London, 1883 [II, p. 446-448].

ZIMMERN (Elen), *The Epics of Kings*, stories retold from Firdusi. London, 1883. — *Gudrun, Beowulf and Roland*, by J. GIBB. London, 1883 [II, p. 470-473].

1884.

Journal asiatique :

Communication sur une nouvelle explication du passage de Moïse de Khorène où le nom d'Astyage est assimilé au persan Ajdahāk, dragon, sur les Zendiks [III, p. 562-565].

Rapport annuel [IV, p. 13-142].

Revue critique. Comptes rendus de :

A. RÉVILLE, *Les religions des peuples non civilisés*. Paris, 1883, 2 vol. [I, p. 41-47].

GOBLET D'ALVIELLA, *L'évolution religieuse contemporaine chez les Anglais, les Américains et les Hindous*. Paris, 1884 [I, p. 61-70].

The Table-talk of Doctor Martin Luther. London, 1883 [I, p. 51-52].

The book of the Mainyô i Khard, ed. F. C. ANDREAS. Kiel, 1882 [I, p. 97-98].

Beowulf and the Fight at Finnsburh, ed. by J.-A. HARRISON and Rob. SHARP. Boston, 1883 [I, p. 151-153].

A. DELATTRE, *Le peuple et l'empire des Mèdes*. Bruxelles, 1883 [I, p. 281-284].

DIEULAFOY (Marcel), *L'art antique de la Perse*. Paris, 1884. — M^{me} Jane DIEULAFOY, *La Perse, la Chaldée et la Susiane*. 1881-1882, dans le *Tour du Monde* [I, p. 421-426].

EVERS (E.), *Das Emporkommen der persischen Macht unter Cyrus*. Berlin, 1884, Progr. [I, p. 501-502].

1885.

Coup d'œil sur l'histoire de la Perse (leçon d'ouverture faite au Collège de France, le 16 avril). — Paris, Leroux, 1885, in-16.

Le Mahdi, depuis les origines de l'Islam jusqu'à nos jours. — Paris, Leroux, 1885, in-16.

Journal asiatique :

La flèche de Nemrod en Perse et en Chine [V, p. 220-228].

Rapport annuel [VI, p. 12-122].

Revue critique. Comptes rendus de :

GONSE (Louis), *L'art japonais*, 2 vol. in-4. Paris, 1883 (I, p. 6-16).

A. DE BIBERSTEIN KAZIMIRSKI, *Dialogues français-persans*. Paris, 1883 [I, p. 261-264].

DOSABHAI FRAMJI KARAKA, *History of the Parsis*. London, 1884, 2 vol. [I, p. 281-285].

Vendidad translated into Gujarati, by KAVASJI Edalji Kanga. Bombay, 1884. — *Khordeh Avesta*, transl. by KAVASJI, etc. Bombay, 1880 [I, p. 301-302].

DIEULAFOY (Marcel), *L'art antique de la Perse*, II et III. Paris, 1883-1885 [I, p. 481-488]. — Cf. 1884.

1886.

Journal asiatique :

Une page zende inédite [VIII, p. 182-186].

Jemrud et la légende de Djemschid [VIII, p. 187-189].

Revue critique. Compte rendu de :

PESHUTAN, *Ganjeshâyigân, Andarze Atrepât*, etc. (Textes pehlvis). Bombay, 1885 [I, p. 1-8].

1887.

Les origines de la poésie persane. — Paris, Leroux, 1887, in-18.

Parsism, its place in history. A lecture delivered at Bombay. — Bombay, 1887, in-8.

L'apocalypse persane de Daniel (dans *Mélanges Renier*, p. 405-420). — Paris, Vieweg, 1887, in-8 [*Bibl. de l'Éc. des h. é.*, fasc. 73].

Journal asiatique :

Points de contact entre le Mahābhārata et le Shāh-Nāmāh [X, p. 38-75].

Revue critique. Comptes rendus de :

BARTHÉLEMY (A.), *Gujastak Abalish*, texte pehlvi et trad. Paris, 1887 [I, p. 481-483].

GARDNER (Percy), *Catalogue of Indian Coins in the British Museum*. London, 1886 [II, p. 305-310].

NELDEKE (Th.), *Aufsätze zur persischen Geschichte*. Leipzig, 1887 [II, p. 401. Anonyme].

TAHMURAS, *A Compendium of the social code for the Parsis*. Bombay, 1887 [II, p. 425-427].

ANDERSON (William), *The pictorial arts of Japan*. London, 1886. — Descriptive catalogue of a collection of Japanese and Chinese paintings in the Brit. Mus. London, 1886 [II, p. 449-456].

Contemporary Review :

Afghan life in Afghan songs [octob. 1887].

1888.

Lettres sur l'Inde. A la frontière afghane. — Paris, Lemerre, 1888, in-12.

Poésies de Mary Robinson, traduites de l'anglais (en prose). — Paris, Lemerre, 1888, in-12.

Journal asiatique :

Inscriptions de Caboul. Épitaphes de l'empereur Bâber et d'autres princes mongols [XI, p. 491-503].

L'inscription araméenne de Limyra [XII, p. 508-510].

Rapport annuel (sur les années 1885-1888) [XII, p. 39-197].

Revue critique. Compte rendu de :

LANG (Andrew), *Myth, ritual and religion*. London, 1887 [I, p. 121-123].

Revue des études juives :

Textes pehlvis relatifs au Judaïsme. I [XVIII, p. 1 sq.].

1889.

Shakespeare. — Paris, Lecène et Oudin, 1889, br. in-8°.

Journal asiatique :

Les devoirs de l'écolier [XIII, p. 355-363].

Muséon :

Rapport sommaire à M. le ministre de l'Instruction publique sur une mission philologique dans l'Hindoustan [VIII, p. 626-631].

Revue des études juives :

Textes pehlvis relatifs au judaïsme. II. La reine Shasyân Dôkht [XIX, p. 41-56].

1890.

Chants populaires des Afghans. — Paris, Imp. nat. (Leroux), 1890, in-8° [publié aux frais de la Société asiatique].

La Légende divine. — Paris, Lemerre, 1890, in-12.

Reliques scientifiques d'Arsène Darmesteter, recueillies par son frère. — Paris, Cerf, 1890, 2 vol. in-8°.

Journal asiatique :

La grande inscription de Quandahâr [XV, p. 195-230].

Souvenir bouddhiste en Afghanistan et en Béloutchistan. De l'origine des Brahouis [XV, p. 105-109].

Rapport annuel (pour les années 1888-1890) [XVI, p. 19-180].

Revue critique. Comptes rendus de :

POOLE (R. St.), *Catalogue of coins of the Shâhs of Persia*. London, 1887 [I, p. 323-325].

ETHÉ, *Catalogue of the Persian mss. in the Bodleian*. Oxford, 1890 [II, p. 213-217].

Revue des études grecques :

Jacques d'Edesse et Claude Ptolémée [III, p. 180-188].

1891.

Revue de l'histoire des religions :

Le Hyaëtvadatha ou le mariage entre consanguins chez les Parsis [XXIV, p. 366-375].

Nouvelles archives des missions scientifiques et littéraires :

Rapport sommaire à M. le Ministre de l'instruction publique sur une mission philologique dans l'Hindoustan [I, p. 1-7].

1892.

Les prophètes d'Israël. — Paris, Calmann Lévy, 1892, in-8°.

Le Zend-Avesta. Traduction nouvelle avec commentaire historique et philologique. — Paris, Leroux, 1892-1893, 3 vol. in-4° [*Annales du musée Guimet*, t. XXI, XXII, XXIV].

Journal asiatique :

Rapport annuel (pour les années 1891 et 1892) [XX, p. 39-138].

Revue des études grecques :

Alexandre le Grand dans le Zend-Avesta [V, p. 189-196].

Babylonian and Oriental Record :

Epics legends of ancient Persia from the great Bundahish [VI, p. 90-95].

Congrès international des Orientalistes. VIII^e session.

La reine Shasyân Dôkht. [Section aryenne, p. 191-198]. — Cf. 1889.

1893.

Journal asiatique :

Rapport annuel [9^e série, t. II, p. 37-151].

Revue critique. Compte rendu de :

MILLS (L.-H.), *The ancient manuscript of the Yasna*. Oxford, 1893. — *The five Zoroastrian Gâthâs*. Leipzig, 1892. — *On the zend mss recently presented to the Bodleian library*. 1893 [II, p. 145-151].

Articles divers dans la *Nouvelle Revue* (Jeanne d'Arc en Angleterre, etc.), la *Revue Bleue*, la *Revue des Deux-Mondes* (1890), le *Parlement*, les *Débats*, la *Revue de Paris*.

Travaux de J. Darmesteter publiés dans les *Mémoires de la Société
de linguistique*.

Notes sur quelques expressions zendes.	II, 300-317
<i>Nomen, nāman</i>	II, 395-396
Notes sur l'Avesta.	III, 52-74
Désinences verbales en <i>us</i> , et des désinences verbales qui ont un <i>v</i> en sanscrit.	III, 95-103
<i>ranica</i> , une métaphore grammaticale de la langue indo-européenne.	III, 302-321
• Cabires, Benê Elohim et Dioscures.	IV, 89-95
<i>Sranica</i> , 2 ^e série.	IV, 210-225
<i>Recens</i>	IV, 225
<i>Sepelire</i>	IV, 226
<i>Iranica</i>	V, 67-80
<i>An</i>	V, 292

TERRIEN DE LACOUPERIE.

M. Albert Terrien de Lacouperie est décédé à Fulham, Bishop's Road, 136, Londres, le 11 octobre dernier, à l'âge de 49 ans, à la suite d'un accès de fièvre typhoïde.

Il était né à Ingouville (le Havre) le 23 novembre 1845, d'une famille originaire de la Cornouailles, d'où ses ancêtres étaient venus pendant les guerres civiles du ^{xvii}^e siècle : son nom, d'ailleurs, semble révéler cette origine. Dès son enfance, son père, qui était un riche marchand de soie, l'emmena avec lui à Hong-Kong et c'est alors que le futur sinologue apprit à parler couramment le chinois, comme sa propre langue ; il s'initia en même temps à la langue et aux coutumes anglaises. Des revers de fortune l'obligèrent à retourner en Europe, mais il ne revint pas en France, quoiqu'il ait offert ses services à sa patrie lors de la guerre franco-allemande ; il préféra se fixer en Angleterre, pays qu'il appréciait beaucoup, et il finit même par se faire naturaliser Anglais. C'est en 1867 qu'il commença ses publications scientifiques. En 1874, il fut présenté au Docteur Birch, du British Museum, et il s'y lia avec les professeurs Poole et Douglas, qui furent toujours ses amis, ainsi qu'Henry Yule, du Ministère des Indes, Georges Birdwood, Cl. Colborne Baber, du service consulaire chinois, et Horace Baynes. M. de Lacouperie devint et resta pendant quelque temps professeur de philologie indo-chinoise au Collège de l'Université et prononça à cette occasion un discours inaugural très remarqué. Il reçut des titres honorifiques de plusieurs Universités. Celle de Louvain le nomma docteur en littérature ; le Musée Guimet lui accorda une subvention et il fut, il y a quelques années, couronné en France par l'Académie

des inscriptions. Mais c'est en vain que ses amis sollicitèrent pour lui du gouvernement anglais une pension qui lui était nécessaire pour poursuivre ses recherches scientifiques. La lutte pour la vie fut et resta pour lui très dure, et cette circonstance, jointe à un travail scientifique opiniâtre, a sans doute contribué à abréger sa carrière.

Cette carrière, pour brève qu'elle ait été, fut très remplie. L'érudition de M. de Lacouperie était considérable; ses études ne se bornaient pas à la linguistique, il avait aussi entrepris l'étude de la mythologie et de l'histoire de la Chine, de son ethnologie et de son archéologie; il avait acquis aussi la connaissance des divers dialectes chinois. Ce fut lui qui composa le catalogue de la numismatique chinoise au British Museum; ce catalogue, qui n'exigea pas moins de dix années d'un travail opiniâtre, parut en 1892; il s'étend du *vir*^e siècle avant notre ère jusqu'à l'an 621 après J.-C.; c'est une histoire complète de la numismatique précédée d'une remarquable introduction. Pendant huit ans, il fut le directeur du *Babylonian and Oriental Record* qu'il fonda en 1886. Il a fréquemment aussi collaboré aux travaux de la Royal Asiatic Society et de la Philological Society, dont il était membre, à l'*Academy* et au *Museum*. Il a laissé en mourant de nombreux manuscrits, en particulier une histoire de la Chine antique.

Nous ne devons nous occuper ici que de ce qui concerne la philologie et la linguistique. Son œuvre ainsi restreinte est encore considérable. Nous avons sous les yeux une liste de ses ouvrages ou articles, qui ne s'élèvent pas à moins de cinquante. Les principaux sont : *Du langage, essai sur la nature et l'étude des mots et des langues*, Paris, 1867. — *Les noms propres*, Le Havre, 1868. — *Early history of the Chinese civilisation*, Londres, 1880. — *Orientalia antiqua*, Londres, 1882. — *On the history of the archaic Chinese country and texts*, Londres, 1882. — *The old numerals, the countings rods, and the Swan pan in China*, Londres, 1882. — *Traditions of Babylonia in early chinese documents*, Londres, 1883. — *Historical Sketch of chinese and japanese Coins*, Londres, 1885. — *The cradle of the Shan race*, Londres, 1885. — *Babylonia and China. Western origine*

of the early Chinese civilisation, Londres, 1887. — *Beginnings of writing*, Londres, 1887. — *The language of China before the Chinese*, Londres, 1887. — *Ideology of languages*, Londres, 1887. — *Western origine of early Chinese civilisation*, Londres, 1894.

Nous avons, dans une étude insérée dans les Mémoires de la Société (t. VII, 3^e fascicule), fait connaître dans son ensemble l'œuvre remarquable de M. de Lacouperie et fait ressortir les idées nouvelles qui y sont contenues. Sans doute, toutes ne résisteront pas à la critique et à un jugement scientifique définitif; bien des points restent contestables, mais nous estimons que parmi les découvertes faites par ce linguiste dans le domaine spécial de la linguistique chinoise beaucoup sont vraies, et celles qui pourront être rectifiées n'en sont pas moins très suggestives. Nous voulons ici donner seulement une idée générale des différents buts qu'il a poursuivis. On pourra, du reste, les retrouver réunies dans ses deux principaux ouvrages: les *Langues de la Chine avant les Chinois* et l'*Origine orientale de la civilisation chinoise primitive*.

Les découvertes de M. de Lacouperie dans le domaine de la linguistique sont les suivantes: 1^o non-monosyllabisme primitif du chinois; 2^o origine assyrienne de la civilisation chinoise et de son écriture; 3^o influence de l'hybridité sur la langue chinoise; 4^o universalité de la règle de position. Le principe qui les domine, c'est l'influence sur le chinois à la fois de la civilisation babylonienne, relativement occidentale, et des langues préchinoises.

La première proposition de M. de Lacouperie, à savoir que le monosyllabisme chinois n'est pas primitif, n'est pas une idée qui lui appartienne en propre, mais il a su la mettre en plein relief. Bien d'autres savants avant lui, en particulier Edkins, avaient remarqué, en étudiant les dialectes chinois, que ce monosyllabisme était hystérogène, et ils avaient souvent restitué le mot primitif disyllabique ou même trisyllabique. Depuis, un savant orientaliste, M. de Harlez, a soutenu la même thèse dans un remarquable écrit intitulé: *Existe-t-il des langues purement monosyllabiques?* et dans lequel il passe en revue dans ce but le thibétain,

le chinois et le birman. Il est certain que les mots empruntés par le japonais au chinois plus ancien ne sont pas monosyllabiques, qu'il en est ainsi dans les dialectes de Hakka, de Ning-po et de Canton, que par exemple « le tigre », qui est *hu* en mandarin, est *lofu*, *lifu* en cantonnais ; il y avait donc disyllabisme ; il y avait trisyllabisme pour le mot : *yh* « douter », lu encore *ngai* et *ngat* dans certains dialectes, et qui était en ancienne écriture ou *ku-wen*, un signe complexe qui devait se lire *togaté*, racine se retrouvant dans le japonais *otagai*. Il faut ajouter que ce n'était pas seulement l'étude du dialecte chinois, et des langues ayant fait au chinois ancien de nombreux emprunts, comme le japonais, mais aussi à celle de l'écriture chinoise antique, du *ku-wen*, que M. de Lacouperie avait eu recours pour prouver cette thèse. C'est peu à peu que la langue chinoise se serait réduite au monosyllabisme ; de là ses nombreuses homophones, cause d'une grande confusion dans le langage.

C'est pour y remédier que se seraient peu à peu formés les tons. Il était déjà affirmé par le savant sinologue Edkins que ces tons n'avaient pas existé à l'origine. Suivant M. de Lacouperie, ils auraient pris naissance par un besoin diacritique ; c'était leur cause finale. Quant à leur cause initiale et mécanique, elle était double, la première était l'application de la loi de compensation, en vertu de laquelle, lorsqu'un mot s'abrège, le vocalisme de la syllabe restante s'allonge et se renforce. La loi de compensation s'applique à toutes les langues ; elle se serait réalisée en chinois par les différents tons ; chaque ton différent aurait peut-être même remplacé un phonème différent disparu. Cette assertion vraisemblable avait pourtant le tort d'être hypothétique. L'autre facteur aurait été l'hybridité.

L'hybridité est, en effet, un des phénomènes les plus importants, mais les plus mal connus du langage ; les langues hybrides sont des produits métis, profondément troublés dans leur composition ; elles ont été, en Allemagne, tout particulièrement étudiées par M. le docteur Schuchardt. Le plus souvent, dans ce mélange, les éléments se séparent ; la grammaire appartient à une langue, le voca-

bulaire à l'autre. Il en serait différemment, suivant M. de Lacouperie; l'élément psychologique, la syntaxe, serait elle-même hybride, à plus forte raison la morphologie et la phonétique. A cet effet, il a classé avec soin les langues préchinoises et étudié leur caractère et leur influence sur le chinois. Les tons seraient, en particulier, un des résultats de l'hybridité.

A ce propos, M. de Lacouperie a observé attentivement la règle de position, en général, et il en a fait le point de départ de ce qu'il appelait l'idéologie. Il en a donné des formules très heureuses, classant par des chiffres arabes l'ordre entre deux mots, par des chiffres romains l'ordre entre trois. C'est ainsi que I signifierait, par un langage de convention : objet, sujet, verbe; et 6, verbe, objet. Ces formules sont commodes et n'avaient pas été imaginées avant lui.

Un des principaux objectifs des recherches de M. de Lacouperie, peut-être le principal, a été de rattacher la civilisation chinoise antique à la babylonienne, et pour l'établir il a commencé par la comparaison des écritures. L'entreprise était difficile, car chacune de ces écritures s'est modifiée dans le cours du temps. Il a dû recourir aux formes archaïques de chacune d'elles, ce qui constitue un immense travail. Ce sont les tribus Bak, arrivées en Chine environ 2300 avant J.-C., qui auraient, selon lui, fait cet emprunt aux Chaldéens; ces caractères étaient d'ailleurs peu nombreux, ils se seraient multipliés depuis. D'autre part, ils n'avaient pas toujours conservé la même position, tantôt verticaux, tantôt horizontaux, tantôt obliques. On voit combien cette investigation est délicate. Les conclusions de M. de Lacouperie sont-elles bien vérifiées? En tout cas, c'est un honneur d'avoir appelé l'attention des savants sur ce point et d'avoir poussé aussi avant les comparaisons.

Dans d'autres ouvrages, qui ne sont plus du domaine de la linguistique, notre regretté confrère a cherché, pour sa thèse, des preuves tirées de l'histoire, de la mythologie, de la sociologie même et de l'anthropologie, des connaissances astronomiques, etc.; on lui doit une très curieuse étude sur les pygmées négritos, les hommes de pierre de la Corée, la machine à calculer, etc.

Telle est, dans ses lignes essentielles, l'œuvre de M. de Lacouperie, dont la science regrette aujourd'hui vivement la perte, d'autant plus que cette œuvre reste inachevée, et que sa vaste érudition, aussi bien que ses convictions scientifiques étaient nécessaires pour la terminer. Lorsque la mort est venue frapper M. Terrien de Lacouperie, il terminait son grand ouvrage : *Western origin of the early chinese civilisation*, que devait suivre un autre en plusieurs volumes : *Beginning of writing in central and eastern Asia, or notes on 450 embryo-writings and scripts*, et il préparait un manuel d'art chinois, commandé par le South Kensington Museum pour sa série de *Science and art handbooks*.

Elle a été appréciée récemment à sa valeur par un des orientalistes les plus compétents, M. Cordier. Il est triste d'être obligé de clore cet article nécrologique en ajoutant que depuis plus de dix ans, M. de Lacouperie vivait dans une extrême misère, qu'il laisse en mourant une veuve sans ressources et qu'il ne lui a jamais été accordé de pension ou de subvention par le gouvernement britannique ni par aucune société savante anglaise.

Raoul DE LA GRASSERIE.



